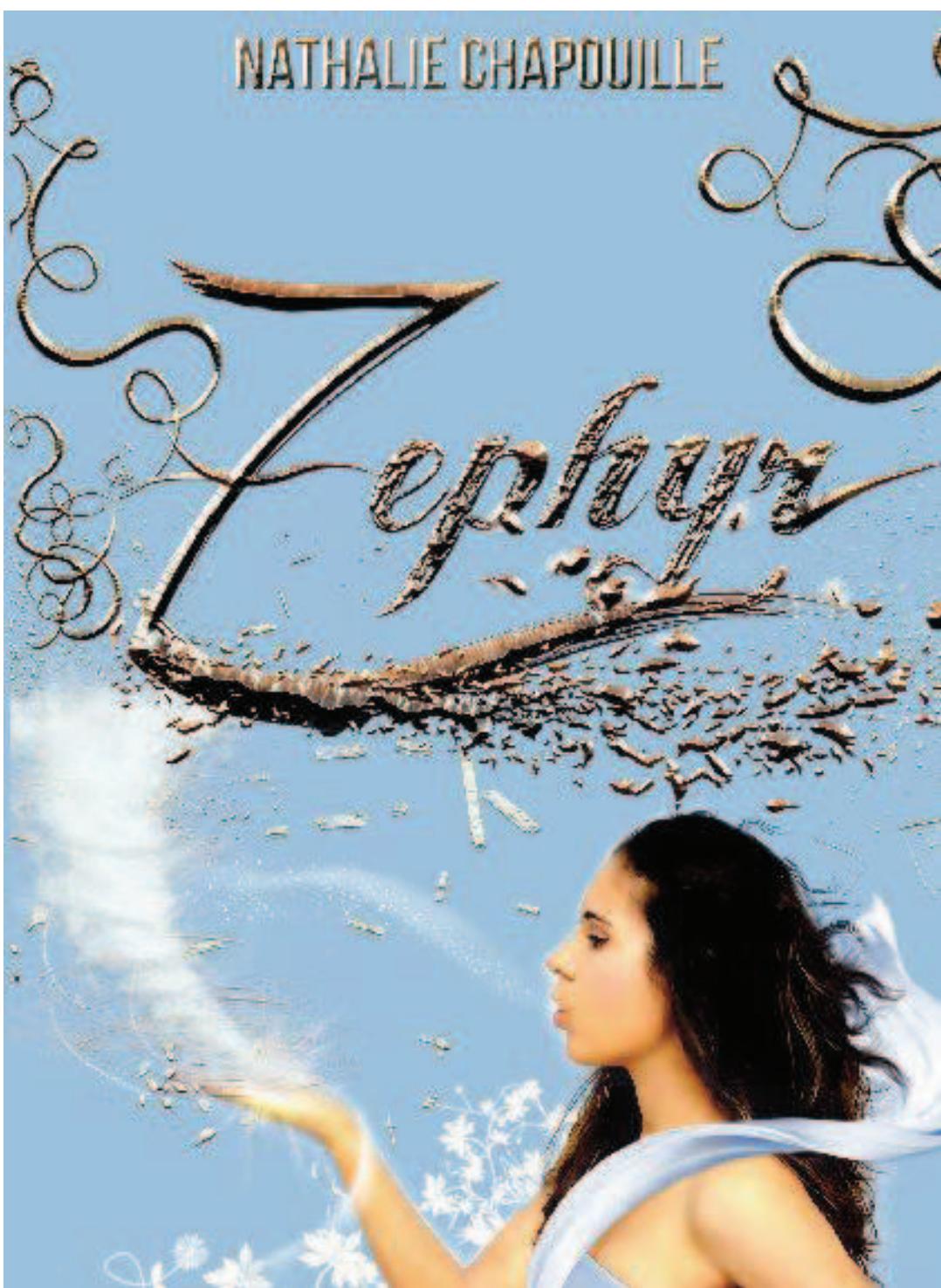


NATHALIE CHAPOUILLE



Zephyr

Temporelles

© 2009 Nathalie Chapouille

Nathalie Chapouille



Tome 1

Temporelles

Prologue

Je pensais que le soir de mes quinze ans aurait été un jour ordinaire. Même si, je n'étais pas des plus chanceuses, je n'aurais jamais imaginé qu'il puisse m'arriver une chose pareille.

Après une soirée pleine de rires, de danses, et de karaoké, le pub annonça la fermeture et mes amis rentrèrent chez eux. Seul Ludo s'était inquiété de m'abandonner à une heure si tardive. Quand ses parents étaient arrivés, je lui avais assuré que mon père n'allait pas tarder. Malgré son air coupable au moment de monter dans sa voiture, il était trop fatigué pour insister.

Bientôt, les employés quittèrent les lieux. L'enseigne verte qui clignotait au dessus de ma tête s'éteignit et la ruelle devint beaucoup plus sombre.

Un peu inquiète en attendant mon père, je fixais sans arrêt l'extrémité de la petite rue, espérant voir apparaître sa Ford Mondeo.

Le froid de ce mois de février était assez mordant. Je sentais mes joues se rafraîchir ; arborer cette teinte rouge caractéristique à mesure que le vent me cinglait le visage. Ma bouche laissait échapper de petits nuages de vapeur. Malgré mon manteau de cachemire noir, j'étais frigorifiée. L'air glacial s'infiltrait dans la moindre ouverture, accentuant cette sensation de froid qui me paraissait de plus en plus insupportable.

Je resserrai les pans de mon manteau. Après quelques minutes supplémentaires, je commençai à me balancer d'un pied sur l'autre pour tenter de me réchauffer.

Un bruit métallique retentit au loin. Je sursautai en réprimant de justesse un cri d'angoisse. Mes épaules se crispèrent. Je scrutai frénétiquement les alentours, distinguant avec peine le trottoir encore enneigé par endroits et les quelques ombres oscillantes sous les faibles halos des lampadaires. Rien ne paraissait suspect. L'oreille aux aguets, j'attendis. Comme je n'entendis rien d'autre que la circulation des rues adjacentes, je me détendis légèrement.

Ça doit être un chat qui fouille dans les poubelles...

Des pas résonnèrent derrière moi, ce qui m'angoissa encore plus. Affolée, je fis volte-face et passai en revue tout ce qui pourrait m'arriver.

Oh, bon sang ! Mais pourquoi papa met-il autant de temps ?

Lorsque j'aperçus une petite silhouette féminine, je soupirai de soulagement. Sa démarche franche et rapide trahissait son inquiétude, ce qui m'arracha un faible sourire. Pourtant, lorsqu'elle arriva près de moi, son allure dangereuse m'enleva toute sympathie à son égard.

Je risquai un œil derrière moi, en espérant que cet air inquiétant ne m'était pas destiné, mais il n'y avait personne... Un mauvais pressentiment me comprima l'estomac. Il me fallut plusieurs secondes pour réaliser qu'elle allait m'attaquer.

Au moment où je m'apprêtais à m'enfuir, il était déjà trop tard. Ses yeux me fixaient avec détermination et concentration. Mon cœur s'affola et je n'eus pas le temps de réagir. Elle me poussa brutalement. Je perdis l'équilibre et ma tête heurta violemment le bitume tandis qu'une douleur fulgu-

rante irradiait mon coccyx. Prise d'un léger vertige, je mis un instant à me ressaisir.

Je tentai de me redresser, mais mon assaillante me plaqua au sol, cognant une nouvelle fois mon crâne endolori. Je lâchai un gémissement de douleur. À moitié assommée, je la regardai placer mes bras le long de mon corps et s'asseoir à califourchon sur moi. Incapable de réagir, je la dévisageai, sans comprendre ce qui m'arrivait. Aucun son n'arrivait à franchir mes lèvres...

Lorsqu'elle sortit un katana de son long manteau beige, je faillis m'évanouir. Mon souffle se bloqua dans ma gorge pendant que je cherchais vainement un moyen de m'échapper. Je poussais sur mes jambes pour la faire basculer, serrant les dents à chaque nouvelle tentative tant mes blessures me faisaient souffrir. En dépit de son petit gabarit, cela ne lui fit aucun effet...

J'espérais naïvement que quelqu'un viendrait me sauver, mais la réalité me frappa de plein fouet quand elle agrippa son arme à deux mains pour la lever au dessus de sa tête.

Ça ne peut pas finir comme ça...

Je fixais la lame avec angoisse, sous le regard déterminé et concentré de mon agresseuse. Mon cœur palpitait et une peur indescriptible m'envahit.

La lame s'abattit d'un coup pour se planter dans mon épais manteau. Cette fois, je poussais un cri de terreur, en sentant mes yeux se remplir de larmes. Une main ornée d'une cicatrice en forme de spirale attrapa soudain l'épaule de la folle et la projeta à presque un mètre de moi.

Hébétée, je regardai l'homme attaquer mon assaillante. Dans un sursaut de lucidité, je m'éloignai à quatre pattes sur l'asphalte. Mes vêtements s'imbibèrent de neige glaciale. Je

parcourus quelques mètres, avant de m'arrêter pour inspecter les dégâts.

Je plaquai une main sur ma poitrine et constatai avec soulagement que la lame n'avait fait que lacérer le tissu épais. Je glissai ensuite mes doigts dans mes cheveux et poussais un petit gémissement en sentant un liquide visqueux. Un terrible élancement se répandit dans tout mon crâne.

Tremblante de froid et de peur, je reportai mon attention sur la bataille. L'homme croisa mon regard, sans doute alerté par le cri que je venais de pousser. Mais il retourna très vite à son combat ; son adversaire avait profité de ce moment d'inattention pour abattre son arme. Le sang gicla du bras gauche de mon sauveur. Cela ne sembla pas le perturber outre mesure, puisqu'il lui envoya un grand coup de pied dans l'abdomen. La femme fut déséquilibrée et mit un genou à terre. Elle se maintint le ventre de sa main libre, sans pour autant capituler.

Qui est cet homme arrivé de nulle part ? Et pourquoi cette femme m'a attaquée ?

Il se concentrait sur son adversaire, se battant tel un guerrier qui aurait fait cela toute sa vie. Il n'avait pas l'air armé. Malgré ça, il paraît les attaques de la brune avec précision et habileté, comme s'il était cent fois plus fort qu'elle.

La femme tenta un coup fatal que mon sauveur ne réussit pas totalement à éviter. L'extrémité de la lame s'enfonça dans son flanc droit. Un grognement sourd retentit dans la nuit tandis qu'il enserrait le poignet de la folle. Elle hurla. Je supposai qu'il venait de lui casser le poignet pour l'inciter à lâcher le Katana planté dans sa chair.

Sans perdre de temps, il l'assomma de son poing libre. À mon grand soulagement, elle s'effondra sans plus de résistance. La lame glissa de la plaie au même moment et tomba

sur le bitume gelé dans un bruit métallique. L'homme vacilla légèrement, avant d'afficher un sourire satisfait, néanmoins crispé par la douleur.

À cet instant, je voulus me relever et le remercier, mais il ramassa l'arme et se rapprocha du corps de la femme. Sans crier gare, il lui trancha la gorge, d'un geste rapide et précis. La tête roula dans une gerbe de sang avant de s'écraser contre le mur. Je réprimai un haut-le-cœur devant ce spectacle abominable.

Comment peut-on tuer quelqu'un avec autant de sang froid... ? Est-ce que c'est un assassin... ?

Je ne savais plus quoi penser...

Il chancela légèrement et s'adossa au mur, avant de s'écrouler à son tour, en me fixant avec un sourire rassurant. Pétrifiée, je le dévisageai. Il semblait mort, mais ses yeux devenus vides continuaient à me regarder.

Je me redressai lentement, ignorant les énormes hématomes qui ralentissaient mes mouvements. Je n'avais aucune envie de m'approcher de lui, pourtant, c'est précisément ce que je fis. J'avais du mal à comprendre d'où me venait ce besoin de vérifier son pouls, alors que j'aurais préféré partir en courant.

Je respirai profondément et fermai les yeux afin de rassembler mon courage. Je pouvais le faire ; il me suffisait de tâter sa carotide

J'étais terrorisée à l'idée de toucher cet assassin, mais pour une raison que j'ignore, je devais savoir.

Je tendis ma main vers son cou... et comme je m'y attendais, son cœur ne battait plus. Sous le choc, je reculai d'un pas et fixai les deux corps qui se trouvaient à mes pieds. Je n'avais jamais vu de morts et, cette nuit-là, j'en avais deux sous les yeux.

Tétanisée, je pataugeai dans une mare de sang lorsque deux phares m'aveuglèrent. Je clignai plusieurs fois des paupières. Quelqu'un m'agrippa les épaules.

— Melinda ! Est-ce que ça va ? Tu n'as rien ? hurla mon père, fou d'inquiétude, en m'inspectant sous toutes les coutures.

Incapable de parler, je fis non de la tête. Il m'observa encore quelques secondes avant de m'enserrer dans une solide étreinte qui manqua de me briser les os. Il finit par me libérer, glissa une main dans la poche de sa veste et sortit son téléphone portable. Il composa immédiatement le numéro des secours, sans cesser de me cajoler. Il m'entraîna ensuite dans la voiture pour me réchauffer en les attendant.

Les secours arrivèrent quelques minutes plus tard dans un vacarme de sirènes stridentes et de gyrophares bleus. Un ambulancier vint à ma rencontre et m'enroula dans une couverture de survie tandis qu'il me guidait vers l'arrière de son véhicule. Mes muscles tremblaient tellement que j'avais du mal à les contrôler, mais je savais que ça n'avait rien à voir avec le froid ; que c'était lié à mon état de choc. Après un bref check-up, le médecin m'informa que mes blessures étaient superficielles et se contenta de nettoyer ma plaie à la tête avec une simple compresse.

Une fois mes soins terminés, un policier s'avança vers moi pour m'interroger. J'écoutai ses questions avec attention, mais ne pus m'empêcher d'éclater en sanglots lorsque je lui résumais les événements précis qui venaient de se dérouler. Mon père, toujours aussi attentionné, me tint la main pour me reconforter durant tout l'interrogatoire. Au bout d'une heure, il pria toutefois le commissaire de me laisser tranquille.

En ressortant de l'ambulance, je constatai que les corps avaient été ramassés par l'équipe médicale, ce qui m'épargna

une seconde vision d'horreur quand mon père me raccompagna à sa voiture.

1

Dix ans plus tard

Assise devant mon ordinateur, je rédigeai un mail pour demander à ma chef une nouvelle mission. Pour une fois, elle me répondit dans la seconde, en me signifiant texto : « *Nous ferons le point cet après-midi* ». Le problème, c'est qu'il était à peine 11 h du matin...

Mon CDD d'un an se terminait dans deux jours et l'appel que j'avais reçu au début du mois, concernant l'annonce de responsable marketing, m'avait enlevé toutes motivations.

Ce jour-là, j'avais bien failli tomber de ma chaise quand la jeune femme au bout du fil m'avait annoncé sa candidature. J'avais immédiatement lancé une recherche sur Google pour m'apercevoir que l'annonce en question datait non seulement du jour précédent, mais qu'elle reprenait également une grande partie de ma mission. Sous le choc, je m'étais mise à trembler comme une feuille, persuadée que je décrocherais le CDI qu'on m'avait fait miroiter pendant ces 12 derniers mois.

Le jour suivant, j'avais demandé un entretien afin d'éclaircir ce mystérieux appel. Lorsque j'avais mentionné le coup de téléphone, le visage de Mme Consel s'était littéralement décomposé. Et là, je m'étais fait la réflexion que quelque chose clochait sérieusement. De plus, non contente d'avoir été prise sur le fait, elle avait osé me dire qu'elle ne savait pas encore si elle me gardait !

Après cette brève conversation, je ne nourrissais plus aucun espoir quant à l'issue de mon contrat.

Pour en revenir à l'instant présent, sa réponse à mon mail me confirmait plus ou moins que je ne serais pas prise, et j'avais la désagréable impression d'être mise au placard. En voyant qu'il me restait une heure de temps libre avant de déjeuner, je déprimai.

À 13 h, je retournai à mon poste et commençai une partie de solitaire.

À 15 h, je m'ennuyai fermement et j'étais plus que stressée, sans pour autant oser déranger Mme Consel pour lui rappeler que nous devons faire le point.

Quand vint 16 h 55, j'attendais les cinq dernières minutes avec impatience, pour tout éteindre et enfin rentrer chez moi. C'est à ce moment-là qu'elle entra en trombe et en parfaite bonne humeur, ce qui n'arrivait que très rarement.

Elle s'installa en face de moi, replaça d'un mouvement de tête énergique la mèche qui lui barrait le visage et me lança joyeusement :

— Alors, Melinda !

Devant sa mine enjouée, je me dis que, soit elle avait une mauvaise nouvelle à m'annoncer, mais que son entrée fracassante et son comportement faussement sympathique aideraient à faire passer la pilule ; soit elle m'annoncerait effectivement une bonne nouvelle.

Je doutais fort du second point.

Je la fixai, méfiante, pendant qu'elle débitait tout un tas d'arguments pour justifier son choix de ne pas me garder. Mme Consel évoqua l'absence de travail à me donner, mon manque d'expérience, soulignant tout de même les nombreux efforts que j'avais fournis durant ces six derniers mois. Sans oublier de me baratiner sur l'avenir de son entreprise de con-

sulting, prétextant la fin d'un gros contrat, d'où la diminution de l'activité.

Naïve comme je l'étais, je gobai une grande partie de son discours. En revanche, je révisai mon jugement dès le lendemain lorsqu'en début de matinée, je l'entendis à l'autre bout du couloir :

— Je vous présente Virginie, la nouvelle responsable marketing.

Surprise, je faillis m'étrangler avec mon café. Et là, je m'étais dit qu'elle se foutait vraiment de ma gueule ! Malheureusement, je n'avais pas d'autre choix que de faire bonne figure, si je voulais récupérer ma lettre de recommandation.

Ses pas se rapprochèrent lentement de mon bureau, où elle se pointa comme une fleur, accompagnée de ma remplaçante. Je me forçai à afficher un sourire accueillant quand elle informa Virginie que je quittais l'entreprise aujourd'hui et que mon poste d'assistante marketing serait remplacé par le sien. Comme je m'y attendais, cela la mis extrêmement mal à l'aise. D'ailleurs, je ne comprenais pas très bien le but de ce petit manège.

Le comportement de Mme Consel n'étant qu'un piètre reflet de ses nombreuses sautes d'humeur, ce soir là, lorsque je franchis la porte vitrée pour la dernière fois, je ressentis un certain soulagement.

Détendue après cette dernière confrontation, je quittais le MIN de Rungis à bord du TVM.

Me retrouvant de nouveau au chômage, je ne tardais pas à faire des recherches intensives dans le domaine du marketing. Au bout de quelques semaines infructueuses, je réussis à décrocher mon premier entretien pour un poste d'assistante. Le rendez-vous était fixé le lundi suivant à 9 h, à la Défense.

Après un entretien de deux heures, je ressortis de la tour Ariane avec soulagement et bonne humeur.

Le soleil brillait et la température était douce, nous annonçant un été prometteur en ce début juillet.

Nathan m'attendait sur le parking des quatre temps. Je l'avais appelé d'urgence pour m'emmener à mon rendez-vous, car mon train avait été supprimé et le trafic complètement arrêté à cause d'un accident de personne.

Comme toujours, il était venu à ma rescousse, malgré le fait que je l'ai réveillé. Quand il m'avait déposé, il s'était passé quelque chose d'inhabituel. Pour la première fois depuis sept ans, il avait voulu m'offrir un cadeau. Chose que nous nous interdisions. Sur le coup, ma curiosité malade m'avait presque obligée à accepter immédiatement. Je m'étais pourtant forcée à remettre ça à plus tard, car l'heure de mon entretien approchait et ce contre-temps risquait de me mettre en retard.

En regagnant le parking souterrain, je me remémorai notre première rencontre et ne pus m'empêcher de sourire.

J'avais 18 ans et je venais de me faire larguer par mon premier copain. Après avoir passé plusieurs mois avec lui, je croyais qu'il m'aimait. Le jour où j'avais finalement couché avec lui, je m'étais rendu compte que toutes ses déclarations d'amour n'étaient qu'un prétexte pour arriver à ses fins et me jeter le jour suivant. C'était pendant les vacances d'avril.

Déprimée, je m'étais réfugiée dans le parc de Villeroi, sur un banc de pierre, à l'abri des regards indiscrets. Je pleurais sans cesse, mais je ne voulais pas le montrer à mes parents, ni à qui que ce soit, d'ailleurs.

Les jours passaient sans que mon chagrin s'apaise. Il m'arrivait de croiser certains passants, mais c'était assez

rare à cette époque de l'année. Pourtant, un jour, l'un d'entre eux s'était assis près de moi.

Je n'avais pas osé le regarder, mais je savais que c'était un homme. Un jeune. Il ne disait rien, comme s'il voulait simplement m'offrir sa présence en signe de soutien.

J'étais mal à l'aise de pleurer devant un inconnu. Je faisais mon possible pour me ressaisir lorsqu'il avait posé un paquet de mouchoirs entre nous deux. Il était reparti quelques minutes plus tard, mais ce bref échange m'avait un peu remonté le moral.

Le lendemain, j'étais retournée sur ce banc au milieu de la forêt... et un autre paquet de mouchoirs était posé à ma place. Après cette brève rencontre, ce n'était plus avec le même sentiment que je regagnais le banc. J'espérais le revoir.

Chaque jour, il y avait un nouveau paquet de mouchoirs. À chaque fois que je le voyais, mon cœur s'accélérait. Cette petite attention me touchait énormément bien que je ne connaisse absolument pas cet homme.

À la fin de la semaine, je pensais retrouver un autre paquet, mais cette fois, c'était lui qui m'attendait. D'abord indécise, je l'avais observé en détail avant qu'il me remarque.

Grand, musclé, le teint mat et les cheveux sombres, il était à tomber. Ses yeux s'étaient soudain posés sur moi avec cette lueur chaleureuse qui me réchauffait toujours le cœur. Il m'avait adressé un sourire éblouissant et ma respiration s'était bloquée dans ma gorge.

C'était précisément à ce moment-là que j'avais commencé à m'attacher à lui. Il dégageait quelque chose qui me rassurait et qui me semblait familier. Timidement, j'avais continué à avancer vers lui. Quand je m'étais assise sur le banc, mes

joues s'étaient enflammées, mon ventre s'était noué et mes mains étaient devenues moites. Je ne pouvais pas le regarder.

— *Tu te sens mieux ? m'avait-il demandé.*

Les yeux toujours rivés devant moi, j'avais acquiescé faiblement.

— *Je m'appelle Nathan, et toi ?*

— *Melinda.*

Nous avons commencé à discuter, à nous revoir chaque jour. Le soir quand je rentrais chez moi, j'attendais avec impatience notre rendez-vous du lendemain.

Au fur et à mesure, une sorte de jeu s'était installé entre nous, le but étant de provoquer l'autre pour le faire râler le plus possible.

Je l'aimais depuis des années, même si je savais que lui ne voyait pas notre relation comme je le voudrais. Il avait 4 ans de plus que moi et j'étais persuadée qu'il me considérait comme la petite sœur qu'il n'avait jamais eue...

Lorsque j'atteignis sa voiture, mon impatience était à son comble. Je mourais d'envie de m'emparer de sa sacoche et de la fouiller jusqu'à trouver mon cadeau. Nathan me connaissait suffisamment bien pour avoir anticipé mon geste et avait pris soin de ranger son sac sur la banquette arrière. Hors de portée.

Il me fixa et me décocha un sourire diabolique. J'ignorai délibérément son air taquin.

— Alors, quel est ce cadeau que tu voulais m'offrir ?

Il laissa échapper un petit rire.

— Trop tard. Tu vas devoir patienter un peu, maintenant.

— Allez, quoi. Tu sais que j'ai horreur d'attendre et que ma curiosité va me rendre folle. Il faut que je sache !

Il démarra sans me laisser le temps de négocier davantage.

— Dommage... Tu aurais dû l'accepter tout à l'heure.
Je lui jetai un regard contrarié, bien que cette lutte avec lui m'amuse beaucoup.
— T'es vraiment un emmerdeur quand tu t'y mets !
— Tu t'ennuierais si ce n'était pas le cas.
Je retins un sourire, en vain.

Arrivé à Mennecy, il fit un crochet par le restaurant japonais Okiwu. Il était presque midi et je mourais de faim.

Au moment de sortir de la voiture, il me jeta un autre de ses regards moqueurs et ses yeux bruns pétillèrent.

— Attends-moi ici, j'en ai pour quelques minutes.
— Hors de question ! Je viens avec toi.
— Tu commandes toujours la même chose.
— Et alors ? J'ai peut-être envie de changer, justement.
— Bon, comme tu veux. Après tout, ce n'est pas moi qui suis pressé de découvrir ton cadeau...

— Tu ne perds rien pour attendre, espèce de crapule !

Il ne put retenir son éclat de rire, ce qui m'agaça encore plus. En traversant le parking, il passa un bras autour de mes épaules. Mon cœur s'accéléra subitement. Je m'efforçai de garder un air détaché en râlant délibérément.

— Lâche-moi ! Je ne suis pas un repose-bras !
— Arrête, tu sais que tu ne fais pas le poids contre moi, dit-il en resserrant son étreinte.

Je tentai de dissimuler ma respiration un peu trop rapide tandis que mes joues irradiaient.

Si tu ne te ressaisis pas rapidement, tu vas te faire griller.

Pourtant, je continuai à croire que Nathan ignorait tout de mon trouble, même si cela se voyait comme le nez au milieu du visage ; les hommes sont parfois aveugles devant l'évidence.

Nathan commanda son menu avant de me tendre la carte d'un air de défi. M'absorbant dans la lecture de celle-ci, je l'ignorais pour tenter de me décider. Je finis toutefois par choisir un assortiment de sushis, comme à mon habitude. Il retint un sourire alors que son regard pétillait, ce qui me fit lever les yeux au ciel.

De retour à mon appartement, Nathan disposa consciencieusement chacun de nos plats sur la table. Je l'observai, impatiente, en attendant le moment où il cesserait de m'ignorer. Comme cela n'arrivait pas, je partis me laver les mains dans la salle de bain.

Je commençais à frotter mes paumes saturées de savon lorsque Nathan entra et me poussa délibérément pour prendre ma place.

— Ah non ! Je ne te laisserai pas ma place, tu vas devoir attendre, espèce de macho !

Il me sourit à travers le miroir pendant que je luttais pour garder mon corps en face du lavabo. Malgré ma volonté de paraître sévère, je ne pus retenir un sourire. Son air supérieur et amusé tandis qu'il s'appuyait légèrement sur ma droite pour me faire dévier de l'axe augmenta mon envie de lui résister. Comme je ne bougeais pas d'un pouce, bien fixée sur mes appuis, il abandonna sa première idée et se plaça derrière moi. Ses bras glissèrent autour de ma taille pour se frayer un chemin jusqu'à l'eau. Il fit mousser le savon au creux de ses paumes et en étala volontairement sur mes mains propres. Je ris de plus belle, sans réussir à afficher mon air fâché. Une lutte s'engagea ensuite sous le robinet pour récupérer le plus d'eau. Il gagna largement la bataille et finit par secouer ses mains au dessus de moi. Je le repoussai quand je sentis les petites gouttes fraîches tomber sur ma peau.

— Arrête ! m'écriai-je à bout de souffle, les joues figées en un sourire permanent.

Il prit une serviette de toilette et s'essuya, avant de reporter son attention sur moi. Son sourire triomphant annonçait une autre plaisanterie de sa part. Il me lança l'essuie-mains à la figure et profita de mon aveuglement momentané pour se précipiter hors de la pièce, ce qui me provoqua un autre éclat de rire.

— Tu ne perds rien pour attendre ! criai-je, sachant pertinemment que je n'avais aucune chance contre lui.

Quand je le rejoignis, il avait repris sa place et m'ignorait de nouveau. Je devais l'admettre, il était beaucoup plus fort que moi quand il s'agissait de me tourmenter.

Prenant un air mécontent et m'efforçant d'étouffer les restes de mon hilarité, je demandai :

— Tu vas me faire attendre encore longtemps ?

Il détailla ma posture et répondit sur un ton réprobateur :

— Je ne sais pas, ça dépend de toi.

— Allez quoi, t'es pas sympa.

— Méli, tu sais très bien que plus tu insisteras, moins je céderai. Allez, assieds-toi et mange.

Son visage paraissait impassible, mais ses yeux le trahissaient, reflétant cette note d'humour qui me faisait vibrer.

— Je n'ai plus faim ! boudai-je.

— Tant mieux, ça m'en fera plus.

Sans me laisser le temps de protester, il prit un de mes sushis et l'enfourna dans sa bouche.

— Mmm, c'est tellement bon, tu as tort de ne pas en vouloir.

Horriifiée, je me ruai à ma place et protégeai mon plat contre toute nouvelle attaque, tout bon sens m'ayant désertée dès l'instant où le sushi avait disparu dans son estomac.

— Si tu touches encore un de mes sushis, tu vas le regretter !

Il me fixa un instant. Son air sévère vacilla légèrement et un sourire taquin illumina son visage, montant jusqu'à ses yeux pailletés d'or.

— Je croyais que tu n'avais pas faim, dit-il avant de boire une gorgée de sa soupe miso.

— Ce n'est pas le problème, répliquai-je agacée.

— Allez, arrête de faire ta tête de mule et mange.

Ce que je fis aussi rapidement que possible, croyant naïvement qu'une fois mon plat terminé, je saurais enfin de quoi il s'agissait.

Lorsque j'avalai ma dernière bouchée, je fus scandalisée de voir que Nathan prenait un malin plaisir à déguster son assiette avec une lenteur démesurée. Toutefois, je me gardais bien de lui en faire la remarque puisqu'il essayait clairement de me pousser à bout.

Je pris mon mal en patience et tentai de penser à autre chose qu'à ce fameux cadeau, mais j'avoue que ma curiosité malade revenait sans cesse sur cette problématique et que, sans m'en rendre compte, je fixais chacun de ses gestes jusqu'à ce qu'il n'ait plus rien à manger.

Persuadée que le moment était enfin venu, je me redressais, attentive à ce qui allait suivre. Malheureusement pour moi, Nathan continua à me faire marcher.

— Tu me fais un café ?

— Hum, laisse-moi réfléchir... Non !

— Pas de café, pas de cadeau.

— Finalement, je me demande si tu n'as pas inventé cette histoire juste pour que je t'obéisse.

— Fais-moi un café et tu auras la réponse.

Son demi-sourire énigmatique eut raison de mes protestations. Je me précipitai dans la cuisine pour lui préparer ce qu'il m'avait demandé.

— C'est bon, tu es satisfait ? demandai-je en posant sa tasse juste devant lui.

— Ne sois pas mauvaise joueuse, Méli. Tu sais que les hommes seront toujours les plus forts. Ne bouge pas, continua-t-il en attrapant enfin sa sacoche.

Je ne relevai pas sa remarque macho, certaine qu'il mettait tout en œuvre pour retarder le moment que j'attendais.

Il fouilla dans son sac, ce qui me parut durer une éternité. Quand il me tendit une petite boîte en velours bleu nuit, mon souffle se bloqua dans ma gorge. Je la fixai pendant de longues secondes, avant de demander :

— Qu'est-ce que c'est ?

La vue de cet objet avait douché mon enthousiasme.

— Vas-y, ouvre là.

Son regard pétillait, sans que j'arrive à déterminer si c'était à cause de ma tête ou du cadeau qu'il m'offrait.

Je pris l'écrin d'une main tremblante, relevai le couvercle... et faillis m'étrangler lorsque je découvris une petite amulette en forme de spirale, en tout point identique à celle qu'arborait mon sauveur lorsque j'avais quinze ans.

— Où as-tu trouvé ça ? demandai-je dubitative.

— Ça, ça ne te regarde pas.

Occupée à contempler l'objet sous tous les angles, je mis du temps à réagir.

— Comment ça, ça ne me regarde pas ?

Je reposai la boîte sur la table et fixai Nathan avec méfiance.

— Ok, soupira-t-il. Je l'ai trouvé dans un vide-grenier. Une sorte de magasin d'antiquités.

Je fronçai les sourcils, perplexe.

— Qu'est-ce que c'est ? répétai-je.

— Un pendentif. Attends, je vais te l'attacher.

Nathan délogea le médaillon de son écrin et se plaça derrière moi afin de le glisser autour de mon cou.

Machinalement, je posai une main dessus pour vérifier qu'il était bien en place. Ma paume entra en contact avec la spirale qui dégagait une chaleur inexplicable.

La seconde d'après, mes yeux se fermèrent d'eux-mêmes. J'eus la désagréable impression que mes pieds ne touchaient plus le sol. Un vent glacial se leva comme par magie et tourbillonna autour de moi, comme si j'étais le centre d'un cyclone. Un interminable frisson me transperça de part en part, malgré la chaleur ambiante. J'eus un léger vertige. Cela ne dura qu'un instant. Tout cessa subitement. Je m'effondrai sur la moquette, à bout de souffle et à moitié étourdie. Lorsque je rouvris les yeux, Nathan était accroupi devant moi, l'air terriblement inquiet.

— Est-ce que ça va ?

— Que s'est-il passé ? demandai-je hébétée.

— Tu t'es évanouie. Comment tu te sens ?

Je sondai son regard, persuadée qu'il venait d'être témoin de la scène, mais ne vis rien d'autre qu'une profonde inquiétude.

— Je sais pas...

Je me relevai lentement, vacillante. Je m'apprêtais à rejoindre le canapé quand Nathan me souleva dans ses bras. Son odeur, que je n'arrivais pas à décrire, mais qui m'avait toujours fait penser à des petits gâteaux sortis du four, m'enveloppa immédiatement. Je me blottis plus étroitement contre lui, avant qu'il ne me dépose délicatement sur le sofa. Il détacha le médaillon et le fit disparaître dans sa poche.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je ne sais pas si c'est ce médaillon qui t'a provoqué ça, mais dans le doute, je préfère te l'enlever...

Je scrutai son expression, sans réussir à savoir s'il avait été témoin de cet étrange phénomène.

— Tu as tout vu, n'est-ce pas ?

— Mais enfin, de quoi tu parles, Méli ?

— Qu'est-ce que ce médaillon représente ? enchaînais-je.

— Je ne sais pas, c'est un pendentif ; tout ce qu'il y a de plus normal.

Je me tus sans cesser de le fixer, tandis que ses sourcils se fronçaient.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

Son ton prévenant et profondément inquiet eut raison de mes doutes. Je baissai les yeux, me sentant un peu bête de l'accuser de quoi que ce soit.

— Rien... c'est juste que... tout ça est trop bizarre.

Malgré mon incertitude, Nathan m'avait prouvé depuis ces sept dernières années qu'il se mettait en quatre pour prendre soin de moi. Je n'avais aucune raison de penser que ça changerait.

— Bon, je vais devoir te laisser. J'ai quelques clients à voir. Ça va aller ?

Nathan était commercial pour une grande marque de vélo et devait sans cesse démarcher les magasins pour leurs proposer ses produits.

— Oui... Enfin, je crois.

Il m'enlaça dans une tendre étreinte et déposa un baiser sur ma joue, ce qui acheva de me déstabiliser.

— À plus tard, et appelle-moi si ça ne va pas.

Quand il fut parti, je passai une bonne partie de l'après-midi à ressasser cet épisode étrange.

Est-ce que je me suis vraiment évanouie ? Ou est-ce que c'était réel ?

Nathan connaissait parfaitement les détails de mon agression, que je lui avais racontés des dizaines de fois. Mais je ne pouvais pas me résoudre à ce qu'il y ait un quelconque rapprochement entre cette nuit-là et ce médaillon. Tout ça était probablement une énorme coïncidence... Enfin..., c'est ce que je me répétais pour ne pas paniquer...

La porte d'entrée s'ouvrit de nouveau, ce qui me tira de mes pensées. David, de trois ans mon cadet, entra en trombe, un gros sac de vêtements dans chaque main. Quand il m'aperçut, il s'immobilisa sur le seuil de la porte, comme pris sur le fait. Pour être honnête, ce n'était pas franchement dans ses habitudes de faire les magasins. Les rares fois où il y allait, il me suppliait de l'accompagner pour avoir mon opinion.

Sans dire un mot, il disparut dans sa chambre, l'air coupable.

David et moi habitons ensemble depuis quatre mois. J'avais pensé qu'emménager avec lui serait une bonne idée, même si, comme tout frère et sœur qui se respectent, il nous arrivait de nous chamailler. Pourtant, notre cohabitation fonctionnait plutôt bien. Habituellement, il se confiait à moi...

Il ressortit presque aussitôt de sa chambre pour m'expliquer qu'il sortait le soir même, mais qu'il m'en parlerait plus tard. Il savait que j'avais la mauvaise habitude de m'emballer dès qu'il prononçait le nom d'une fille. Cette fois, il ne voulait pas me faire une fausse joie.

Contrariée qu'il ait organisé sa soirée de son côté sans m'en parler, j'appelai Patricia que je fréquentais depuis que

j'avais emménagé. Quand je lui expliquai que mon frère sortait dîner, elle m'invita à manger chez elle pour 19h.

Comme l'heure approchait, je laissai mon frère finaliser sa tenue, et descendis vers l'appartement de Patricia, situé juste en dessous du mien. Je toquai trois petits coups à sa porte et brandis un paquet de M&M's à hauteur du judas.

— Tu n'aurais pas dû, dit-elle en m'ouvrant et en affichant un grand sourire.

— Je sais que tu les adores, la taquinai-je en entrant.

Elle me prit le sachet des mains et m'embrassa chaleureusement.

Plutôt grande et mince, Patricia arborait toujours des tailleurs particulièrement élégants. Sous ses allures de mannequin de haute couture se cachait une fille extravagante qui ne pouvait résister aux couleurs vives et particulièrement tape-à-l'œil. Elle était assez rigolote.

Ses cheveux bouclés tombaient au creux de ses reins dans une cascade rousse et faisaient ressortir le vert pâle de ses yeux. Elle avait également de petites taches de rousseur qu'elle dissimulait sous une faible couche de fond de teint ; qui s'accroissaient un peu trop à son goût quand elle s'exposait au soleil.

Jessica, sa petite fille de 4 ans, me sauta dessus et m'agrippa la taille. Je me baissai pour l'embrasser sur la joue, ce qui la calma un peu.

— Jessica, tiens-toi tranquille et laisse un peu respirer Melinda, la gronda Patricia.

Elle repartit aussitôt en courant vers sa chambre.

— Elle est toujours un peu turbulente, s'excusa Patricia.

— Ce n'est rien, et puis elle me fait un peu penser à moi quand j'avais son âge. Je courais dans tous les sens et mes parents avaient du mal à me canaliser. Même après des

heures de promenade, je continuais à sauter partout. Les pauvres quand j'y repense...

— À qui le dis-tu... D'ailleurs, ils n'auraient pas quelques tuyaux à me donner ?

— Je leur demanderai, répondis-je en lui faisant un clin d'œil.

Nous passâmes notre début de soirée à accorder toute notre attention à Jessica, qui me montrait tout un tas de dessins qu'elle avait réalisés pour moi. Je fus flattée de découvrir que j'étais présente sur la plupart d'entre eux et surprise qu'elle me représente souvent en compagnie de Nathan. Elle nous avait souvent vus ensemble et je soupçonnais qu'il lui plaisait énormément. Elle n'arrêtait pas de me demander pourquoi il n'était pas venu avec moi.

Après le dîner, Patricia coucha sa petite terreur et nous pûmes enfin nous consacrer à des conversations de grandes personnes.

Confortablement assise sur son canapé, elle entama la première question d'une longue série :

— Alors, tu as fait ce que je t'ai suggéré avec Nathan ?

Je rougis, incapable de soutenir son regard.

— Eh bien... non et, franchement, je n'en ai pas le courage...

— Oh voyons, Melinda ! Si tu ne tentes rien, tu ne sauras jamais si tes sentiments sont réciproques.

Je lui racontai mes dernières impressions au sujet de Nathan, soulignant que les choses étaient loin de changer entre nous ; que notre relation n'était rien d'autre qu'une profonde amitié. En tout cas, j'étais persuadée que c'était ce qu'il ressentait.

Malgré l'insistance de Patricia pour me convaincre de me jeter à l'eau, je refusais de tenter quoi que ce soit.

2

Je sursautai quand le bip insupportable de mon réveil se déclencha. Encore à moitié endormie, je sortis un bras de ma couette et tapotai ma table de nuit à la recherche du bouton d'arrêt. Alors seulement, je pris conscience qu'une sensation étrange me parcourait le corps ; une sorte de fourmillement. Mettant cela sur le compte de la fatigue, je restai quelques minutes de plus la tête planquée sous la couverture. Malheureusement, l'horripilant bip se remit en marche. Je finis par me lever.

À cette heure-ci, mon frère était déjà parti travailler. Je traversai le salon d'un pas traînant tout en réfléchissant à ce que j'allais me préparer à manger. À l'instant où je m'aperçus dans le miroir en pied, je stoppai net. Je fermai les yeux pendant plusieurs secondes et les frottai énergiquement. Puis je les rouvris.

C'est impossible...

Je m'observai de nouveau, mais rien n'avait changé...

Je dois encore rêver.

Je souris ; cela avait l'avantage d'être drôle. Devant moi flottaient ma chemise de nuit et mon élastique. Mon corps, lui, avait totalement disparu.

Qu'est-ce que j'ai bien pu regarder hier soir pour rêver d'un truc pareil ?

Mon estomac se mit à gronder. Je me préparai machinalement un thé à la menthe ainsi qu'un bol de céréales et m'installai à la table du salon où David avait laissé quelques

tartines grillées. La première bouchée me sembla étrangement réelle.

Trop réelle... Les aliments n'ont pas de goût dans les rêves...

Je faillis m'étrangler en réalisant que j'étais bien réveillée. Je me ruai devant le grand miroir et passai frénétiquement mes mains sur mon corps. Avec affolement, j'observai les plis se former sur ma chemise de nuit à mesure que je froissais le tissu.

Mais... qu'est-ce qui m'arrive ?

Je réprimai un cri de panique tandis que la crise d'angoisse me paralysait. Ma respiration s'accéléra subitement et ma tête se mit à tourner.

Calme-toi où tu vas finir par tomber dans les pommes ! Ce n'est pas réel...

Je pris de grandes inspirations et fermai les yeux, en priant de toutes mes forces pour que tout redevienne normal une fois que je les rouvrirais. Malgré mon appréhension, je levai une paupière, puis l'autre, constatant avec désespoir que mon reflet n'avait toujours pas changé.

Angoissée, je m'écartai de la glace et me jetai sur mon portable. J'étais folle, il n'y avait pas d'autres explications. Nathan me confirmerait que tout était normal lorsqu'il me verrait.

Je composai son numéro, l'estomac noué par l'anxiété et les mains moites.

— *Encore toi ?* dit-il sur un ton taquin. *J'espère que tu ne m'appelles pas pour faire le taxi, parce que, figure-toi que j'ai du travail.*

Je ne répondis pas, ne sachant pas trop quoi dire.

— *Méli ? Tu as perdu ta langue ? Pour une fois que tu n'as aucune répartie...*, s'esclaffait-il.

— Je n'ai pas perdu ma langue si c'est ce qui t'inquiète... C'est peut-être beaucoup plus grave. J'ai besoin de te voir... Maintenant.

— *Qu'est-ce qui t'arrive ? Est-ce que ça va ?*

— Je ne sais pas... Je ne me sens pas très bien... j'ai besoin de te voir, répétais-je. S'il te plaît.

— *Bon, Ok. J'arrive dans quelques minutes.*

— Merci.

Quand il raccrocha, je continuai à me poser tout un tas de questions, mais j'étais persuadée que tout rentrerait dans l'ordre une fois qu'il serait là.

La sonnette me tira de mes pensées. Je courus jusqu'à l'entrée et posai la main sur la poignée. Anxieuse, je m'apprêtais à ouvrir... puis stoppai mon geste au dernier moment.

Comment va-t-il réagir si je suis réellement invisible ? Est-ce qu'il va faire un malaise ? Ou pire, une crise cardiaque ?

— Qu'est-ce que tu fabriques, Méli ?

— Rien, seulement...

— Seulement, quoi ? Écoute, je n'ai pas toute la journée alors, soit tu m'ouvres cette porte, soit je repars !

— OK, me résignai-je.

Quand il m'aperçut, son air contrarié se changea en surprise. Il se figea sur le palier.

Et merde ! Je ne suis pas folle...

— Qu'est-ce que tu attends ? Entre ! Je n'ai pas envie que les voisins me voient en chemise de nuit, m'écriai-je.

Comme il ne bougeait toujours pas, je le tirai à l'intérieur avant de refermer la porte.

Exaspérée par son stoïcisme, je lui agrippai les épaules et le secouai brusquement.

— Mais dis quelque chose, enfin !

Il cligna plusieurs fois des yeux, puis me jaugea de haut en bas.

— Ok... ça va aller. Comment c'est arrivé ?

— Je... je ne sais pas. Quand je me suis réveillée, j'étais comme ça...

Je réfléchis un instant à tout ce qui aurait pu provoquer ce phénomène, bien que tout ça me paraisse hautement improbable.

— Le médaillon, me rappelais-je.

— Quoi, le médaillon ? demanda Nathan en fronçant ses sourcils parfaitement dessinés.

— C'est lui qui m'a fait ça, j'en suis sûre, affirmai-je. Quand tu me l'as attaché autour du cou, il s'est passé quelque chose. J'étais persuadée d'avoir rêvé et comme tu m'as dit que j'avais eu un malaise, je n'ai pas cherché plus loin, mais maintenant...

— Comment ça ?

— Ne me dis pas que tu n'as rien vu ? Pourtant...

— Non, je n'ai rien vu, me coupa-t-il, mais je vais tout faire pour t'aider, je te le promets.

Bien qu'il ait l'air vraiment inquiet, ce doute continuait à me ronger.

— Où est-il ? Où est le médaillon, demandai-je méfiante.

— Qu'est-ce qui t'arrive, Méli ? Tu crois vraiment qu'un simple médaillon puisse être à l'origine de ça ? dit-il en esquissant un geste dans ma direction.

— Donne-le-moi !

— Ok, soupira-t-il, mais je ne suis pas certain que ça changera quelque chose.

Il extirpa la petite boîte en velours de sa poche et me la tendit. Je lui arrachai presque des mains. L'appréhension qui

m'envahissait me comprimait l'estomac, mais je fis mon possible pour l'ignorer. Une fois le bijou accroché autour du cou, je me concentrai pour répéter les mêmes gestes que la veille, même si j'avais du mal à croire que ça puisse changer quoi que ce soit.

Je plaçai ma paume contre la spirale et respirai profondément. Me préparant à la chaleur presque douloureuse qui s'était échappée de l'objet la première fois, je fermai les yeux. Puis j'attendis, espérant naïvement que cela résoudrait mon problème. Malheureusement, rien ne se produisit...

— Tu as raison, c'est ridicule, dis-je en retirant le collier.

Voyant mon dernier espoir anéanti, je cédaï de nouveau à la panique ; cette situation ne pouvait pas être réelle.

— Ne t'inquiète pas, on va trouver une solution, me rassura Nathan. Allez, viens par là.

Il m'attira dans ses bras et reposa son menton sur le haut de ma tête. Ses mains caressaient mon dos dans un tendre vas et viens, mais cette proximité, aussi réconfortante soit-elle, me fit craquer. C'était le geste de trop. Mes yeux me brûlèrent et des larmes roulèrent sur mes joues. Je lui rendis son étreinte et me blottis plus étroitement contre lui, cherchant du réconfort en respirant son odeur familière ; ce parfum qui me faisait toujours me sentir en sécurité.

De longues minutes s'écoulèrent avant que je ne réussisse à me calmer. Lorsque ce fut le cas, Nathan chercha mon visage et le prit entre ses mains. Il essuya mes larmes de ses pouces, et plongea son regard dans le mien.

— Méli... je crois qu'il serait préférable que tu viennes chez moi jusqu'à ce que tu retrouves ton corps.

— D'accord, acquiesçai-je, trop bouleversée pour réfléchir à quoi que ce soit.

Mes bras restèrent crispés autour de lui, comme s'il représentait mon seul espoir de redevenir normal.

— OK, laisse-moi le temps de rapprocher la voiture ; il reste des places en bas dans la cour. Je reviens dans cinq minutes. Ça va aller ?

— Oui, je crois... répondis-je, tandis qu'il me décrochait lentement de sa taille.

Quand Nathan s'éclipsa, j'eus la présence d'esprit de m'habiller, attrapant un débardeur gris clair et un jean assorti qui traînaient sur le séchoir à linge. Même si cela n'avait aucune importance vu mon état, je ne pouvais me résigner à sortir de chez moi en chemise de nuit.

La porte s'ouvrit de nouveau et Nathan entra.

— C'est bon, la voiture est juste à l'entrée de l'immeuble ; on peut y aller.

— Et si quelqu'un me voit ? Il y a six appartements ici, sans compter le bâtiment d'en face qui a des fenêtres avec vue sur la cour...

— Ne t'inquiète pas, on avisera. Allez, viens, dit-il en me tendant sa main.

Je la pris, bien que l'angoisse me comprime l'estomac. Il me guida dans l'escalier jusqu'au dernier palier. C'est à ce moment-là qu'une porte claqua.

Je me figeai tandis que Nathan resserrait sa prise sur ma main. Il se tourna vers moi et regarda par-dessus mon épaule pour identifier l'origine du bruit. Des pas résonnèrent plus bas dans l'escalier. Nathan fit demi-tour et m'entraîna avec lui jusqu'au palier supérieur. Il stoppa sa course seulement lorsque nous fûmes à l'abri, de l'autre côté de la porte de séparation. Je priais silencieusement pour que la personne qui monte les escaliers n'habite pas l'un des deux appartements de cet étage.

Plus les pas se rapprochaient, plus je sentais la main de Nathan se crispier sur la mienne. Mon cœur martelait ma poitrine à un rythme effréné. Le bruit s'éloigna enfin, m'arrachant un soupir de soulagement. Nathan attendit encore quelques secondes, avant de passer sa tête par l'entrebâillement de la porte.

— C'est bon, on peut repartir.

Nous reprîmes notre prudente progression jusqu'à l'entrée de l'immeuble.

— Attends-moi là une seconde.

Sans me laisser le temps de répondre, il passa sa tête dehors, scruta les alentours et revins vers moi.

— C'est bon, il n'y a personne dans la cour, allez viens.

J'attrapai de nouveau sa main et il courut jusqu'à sa petite voiture rouge, qu'il ouvrit à distance. Il me poussa sans ménagement sur la banquette arrière avant de refermer la portière derrière moi. Il ne perdit pas une seconde et s'installa rapidement à la place conducteur.

— Pourquoi, tu m'as obligée à monter à l'arrière ? me vexai-je.

— Parce que mes vitres arrière sont teintées et que personne ne risque de te voir, contrairement au siège passager. Maintenant, attache ta ceinture.

Arrivé à Saintry sur Seine, Nathan se gara devant chez lui. Il répéta le même rituel, scrutant les alentours pour vérifier que la voie était libre. Après avoir déverrouillé sa porte d'entrée, il m'autorisa enfin à sortir.

Je me laissais tomber sur son canapé, en attendant la suite.

— Tu veux boire quelque chose ?

— Depuis quand es-tu si serviable ? le taquinai-je.

Son visage se rembrunit.

— Depuis que tu as pleuré plus de quinze minutes dans mes bras, sans cesser de t’agripper à ma chemise tellement tu étais désespérée.

Je restai bouche bée face à sa réponse. Mes joues s’enflammèrent.

— Donc, tu veux boire quelque chose ? répéta-t-il.

— Oui... si tu veux, bafouillai-je.

Il semblait nerveux quand il déposa un verre de jus d’orange sur la table basse, devant moi.

— Pourquoi m’as-tu offert ce pendentif ? commençai-je de but en blanc.

Il s’installa à côté de moi et prit son temps pour me répondre.

— Je ne sais pas... J’avais envie de te faire plaisir. Et si j’ai choisi celui-là en particulier, c’était justement parce qu’il ressemblait à la cicatrice dont tu m’as si souvent parlé. J’ai pensé que ça pourrait être ton porte-bonheur...

— Mais... on s’était mis d’accord...

— Méli ! me coupa-t-il. Si j’ai envie de t’offrir quelque chose, je le fais, point barre ! On s’est juste mis d’accord sur le fait de ne rien s’offrir lors des événements importants, comme les anniversaires ou Noël.

Dépitée d’avoir douté de lui, je baissai les yeux. C’est à ce moment-là que la sonnette retentit.

Nathan riva son regard sur la porte d’entrée, avant de se décider à vérifier l’identité de notre visiteur indésirable.

— Et merde, il ne manquait plus que ça ! lâcha-t-il, en regardant à travers le judas.

Quand il se tourna vers moi, son visage reflétait un air contrarié.

— Qui est-ce ?

— Mes parents... Je ne sais vraiment pas ce qui leur prend de venir à cette heure-ci, surtout qu'ils connaissent mes horaires de travail, mais ils ne vont sûrement pas abandonner comme ça ; ils ont vu ma voiture et ils savent que je suis là.

Je me raidis en attendant ses instructions.

— Écoute, il faudrait que tu te caches quelque part, jusqu'à ce qu'ils repartent.

Je regardais autour de moi, sans trouver la moindre cachette crédible.

— Mais, où ? Tu habites dans un studio, tes placards sont pleins à craquer, et la seule pièce où je suis susceptible de me cacher est la salle de bain. Mais s'il prend l'envie à ton père ou à ta mère d'aller aux toilettes, ou de se laver les mains, pour je ne sais quelle raison, je suis foutue...

Il me fixa un instant. Sa contrariété se changea soudain en embarras.

— Il y a un autre moyen, mais ça ne va pas te plaire.

— Dis toujours.

— Si tu te déshabilles complètement, personne ne te verra. Où que tu sois.

Je me figeai à l'évocation de cette simple suggestion.

— Non... Non... hors de question ! Je préfère encore la première option !

— Tu sais aussi bien que moi que c'est la meilleure solution.

— Si je ne te connaissais pas mieux, je penserais que tu as manigancé tout ça pour me voir à poil.

— Méli ! me gronda-t-il. Tu es invisible, je ne verrai pas la moindre parcelle de ta peau dénudée. Maintenant, fais ce que je te dis, mes parents vont finir par s'impatienter et par entrer sans mon autorisation. Et il est hors de question qu'ils te voient comme ça ! Je n'ai pas la moindre envie qu'il leur

arrive quelque chose. Ils commencent à être vieux et mon père est cardiaque.

Comme pour me prouver ce qu'il avançait, ses parents sonnèrent une nouvelle fois.

— Nathan, on sait que tu es là. Pourquoi tu n'ouvres pas ? demanda sa mère.

— Tu vas bien, au moins ? renchérit son père.

— Oui, j'arrive. Laissez-moi juste le temps de m'habiller, je prenais ma douche, répondit-il pour gagner un peu de temps.

Il reporta son attention sur moi.

— Dépêche-toi ou c'est moi qui m'en charge !

— Tu n'oserais pas, le défiai-je en soutenant son regard autoritaire, même si je savais qu'il ne pouvait pas me voir.

— Tu veux parier ?

Un peu surprise qu'il emploie ce ton avec moi, je me résignai.

— Je ne t'ai jamais vu te mettre dans un état pareil, soupirai-je. C'est d'accord, mais retourne-toi, ok ?

Il acquiesça et attendit, croisant les bras sur son torse avec impatience. L'estomac noué par l'appréhension, je me déshabillai lentement.

— C'est bon...

Il se retourna et regarda dans ma direction, comme s'il me voyait vraiment. J'avalais difficilement ma salive en l'observant se rapprocher à seulement quelques centimètres de mon corps nu. Ses mains se rapprochèrent dangereusement de mon visage. Je retins mon souffle et mon cœur s'emballa. Sa cible n'était autre que mon élastique qu'il se dépêchait d'ôter de mes cheveux.

Déçue et me sentant un peu bête d'avoir espéré autre chose de sa part, je relâchai lentement l'air qui s'était bloqué

dans mes poumons. Bien que je sois invisible et qu'il ne me voie pas, le sentir aussi près de moi m'avait fait tout oublier de mon état.

— Voilà, comme ça tu es complètement invisible. Je compte sur toi pour rester discrète et ne pas faire de bruit.

J'acquiesçai en lui assurant qu'il n'avait pas de soucis à se faire.

Quand Nathan ouvrit à ses parents, je me recroquevillai dans un coin de la pièce en attendant qu'ils s'installent.

— Alors, qu'est-ce que vous me voulez, à cette heure-ci ? commença Nathan.

— Eh bien, quand nous sommes passés devant chez toi et que nous avons aperçu ta voiture, je me suis inquiétée, répondit sa mère.

— Et puis, on a décidé de s'arrêter pour vérifier que tu n'étais pas malade. En même temps, c'était l'occasion de t'inviter à notre dîner de demain soir, continua son père.

Nathan lâcha un grognement de frustration devant le comportement hyper protecteur de ses parents.

— Je vais bien, ce n'était pas la peine de vous inquiéter. C'est quoi cette histoire de dîner ?

— C'est une simple réunion de famille, avec quelques amis, répondit sa mère pendant que son père arpenta la petite pièce.

Dès qu'il s'approchait un peu trop près, je tentais de m'éloigner sans attirer son attention. L'inévitable arriva ; mon orteil heurta le pied d'une chaise... et un gémissement m'échappa. Je m'écroulai à terre sous les élancements douloureux qui battaient au rythme de mon cœur.

Nathan fit mine de ne rien entendre, mais ses parents se figèrent.

— Qu'est-ce que c'était que ça ? demanda sa mère, horrifiée, en inspectant toute la pièce.

Nathan devint nerveux.

— Bon, Papa, Maman, je ne veux pas vous mettre à la porte, mais...

— Oui, on sait que tu as du travail et, de toute façon, nous allions partir, reprit sa mère.

Elle ne cessait de regarder autour d'elle, comme si elle sentait ma présence. Cela accentua ma culpabilité.

Je me relevai prudemment tandis que Nathan les raccompagnait à l'entrée.

— Surtout, n'oublie pas notre dîner de demain soir, insista sa mère.

— J'y penserai, répondit-il machinalement, en refermant la porte derrière eux.

Il eut un temps d'hésitation, comme s'il réfléchissait. Finalement, il se retourna et scruta la pièce.

— Méli ? J'espère que t'es bien cachée, parce que si je t'attrape, tu vas me le payer.

J'attendis qu'il explose, qu'il me reproche ma maladresse ; qu'il s'énerve contre moi. À ma grande surprise, il n'en fit rien. Son expression sévère vacilla légèrement, laissant deviner la naissance d'un sourire lorsque le coin de ses lèvres se releva imperceptiblement.

Je ne répondis pas et me recroquevillai contre le mur derrière moi. Chahuter avec lui alors que j'étais nue comme un ver me gênait horriblement.

Il balaya la pièce du regard avant de longer les murs.

Et merde ! J'aurais dû me douter qu'il était aussi malin.

Un peu inquiète, je me déplaçai en fonction de lui, gardant toujours un espace de sécurité. Trop concentrée à essayer de

lui échapper, je me cognai de nouveau le petit orteil contre le canapé.

Cette fois, ce ne fut pas un gémissement, mais un véritable cri de douleur qui m'échappa.

Avant que je ne réalise ce qui se passait, Nathan me plaquait sur le canapé. Le souffle court, le cœur au bord de l'explosion, je me figeai sous le poids de son corps. En temps normal, son contact me troublait déjà énormément, mais être nue contre lui était encore plus intense...

— Je t'ai eu, railla-t-il. Tu as de la chance d'être invisible, sinon tu aurais subi le supplice des petits Indiens !

Me retrouver dans ce genre de situation avec lui était une première, mais ce qui me surprit le plus, c'est qu'il ne semblait pas du tout perturbé par notre proximité. Cela me fit énormément de peine.

Je fis mon possible pour avoir une voix normale lorsque je lui lançai :

— Ne te réjouis pas trop vite, l'élève dépasse toujours le maître !

— C'est ce que tu crois, ricana-t-il en se relevant.

— Bon, assez joué, on fait quoi maintenant ?

Il réfléchit quelques secondes avant de me répondre.

— Pourquoi on n'essaierait pas d'améliorer ton apparence ?

— Tu veux dire, comme dans le film de l'homme invisible ? Avec du maquillage et une perruque ? demandai-je dubitative.

— En tout cas, ça ne coûte rien d'essayer...

— Est-ce que tu m'as déjà vue mettre du fond de teint ? Je te rappelle que les rares fois où je me maquille, j'applique juste une touche de mascara avec un peu de crayon noir...

— Où est le problème ? Je peux t’emmener faire quelques courses.

— Tu plaisantes ?!

— Bon... Et est-ce que tu as des T-shirts à manches longues, au moins ?

— Non... Ils étaient tous dans la valise que j’ai perdue en revenant du ski, gémis-je dépitée.

— Pas de perruque, non plus ?

Je ne pris pas la peine de lui répondre ; il savait que je n’en avais pas.

— Donc, je ne vois qu’une solution : t’emmener faire quelques courses.

— On ne peut pas attendre demain, pour voir comment ça évolue ?

— À toi de voir... Tu veux continuer à te mettre à poil devant n’importe qui ?

— Bien sûr que non ! bougonnai-je. Mais rien ne m’empêche de me cacher ici en attendant que ça s’arrange.

— Et si ma copine vient me rendre visite ?

Une lueur s’alluma soudain dans ses prunelles chaleureuses. Pendant une seconde, j’eus un pincement au cœur.

— Tu n’en as pas !

Il sourit avant de recommencer ses tentatives pour me convaincre.

— Allez, Méli, ça va être amusant.

— Amusant pour qui ?

— Bon, peut-être plus pour moi que pour toi, c’est vrai, mais...

— Mais tu adores trouver de nouvelles façons de me tourmenter, le coupai-je, furieuse.

Cette fois, il rit franchement, mais ne put s’empêcher de nier à demi ce dont je l’accusais. Il me laissa réfléchir pen-

dant quelques minutes et en profita pour annuler ses rendez-vous de la journée.

Il recommença ses tentatives jusqu'à ce que je finisse par céder. Il savait que je ne pouvais rien lui refuser ; c'était un avocat hors pair quand il s'agissait de plaider sa cause.

Après tout, ça n'allait pas me tuer de déambuler au milieu de la foule, nue comme un ver... Je serais seulement extrêmement embarrassée, pour le plus grand plaisir de Nathan...

3

Nathan se gara sur le parking du centre commercial d'Évry et coupa le moteur.

— Surtout, n'ouvre pas la portière, m'ordonna-t-il alors que ma main était précisément en train d'actionner la poignée.

Je la relâchai en soupirant. Il m'ouvrit, attendit que je sorte et se pencha pour attraper sa sacoche qu'il avait placée à mes pieds.

— C'est vraiment nécessaire d'en faire autant ?

Il me regarda d'un air sévère et je soupirai de nouveau.

— Donne-moi ta main et ne me lâche sous aucun prétexte, je n'ai pas l'intention de te perdre au milieu de la foule.

Ce que je fis, trop heureuse d'avoir une nouvelle occasion de marcher avec lui, main dans la main.

Les premiers pas furent difficiles. Je sentais les moindres aspérités du sol, encombré d'une multitude de petits graviers qui m'entamaient la chair. Nathan se rendit vite compte que quelque chose n'allait pas. Quand je lui expliquai mon problème, il s'accroupit.

— Allez, grimpe sur mon dos.

— Tu es sûr ?

— Tu préfères marcher les cent mètres qu'il nous reste, sans chaussures ?

— Non...

— Alors, monte.

Je m'exécutai en essayant de ne pas trop penser à ma nudité.

— C'est bon, dis-je une fois à cheval sur son dos.

Je lâchai un petit cri de surprise et serrai mes bras autour de son cou au moment où il m'agrippa les jambes pour se redresser.

— Méli... tu m'étrangles, toussa-t-il.

— Désolée, grimaçai-je en desserrant aussitôt ma prise.

Il avança vers les portes vitrées où il se reflétait. Contrairement à ce que j'avais craint, sa posture paraissait plus ou moins naturelle ; ses bras étaient simplement un peu trop écartés de son corps.

Il n'y avait pas énormément de monde à cette heure-ci. Nathan franchit le seuil du centre commercial, au sol lisse et relativement propre, d'un pas assuré et dynamique. Il attendit que le couloir soit suffisamment vide pour s'accroupir de nouveau. Je descendis maladroitement de son dos pendant qu'il faisait semblant de refaire son lacet. Il se releva rapidement. Me sentant à la fois soulagée et plus vulnérable, je m'empressai de lui prendre la main, toujours aussi chaude et rassurante.

— Alors, par quoi on commence ? demandai-je.

Il jeta un regard nerveux autour de nous, puis reporta son attention sur moi.

— Méli ! chuchota-t-il sur un ton réprobateur. Rappelle-toi que tu ne dois pas parler.

— Oh, c'est bon... il n'y a personne à portée d'oreille, pour l'instant.

Sa voix se radoucit et il pressa délicatement mes doigts, une lueur d'inquiétude traversant furtivement son regard.

— Peut-être, mais je préférerais que tu restes silencieuse... c'est plus prudent.

— Bon d'accord..., soupirai-je.

Rassuré, il m'entraîna à travers la grande allée. Nous passâmes devant une flopée de magasins, avant d'atteindre *Sephora*, à l'étage du dessous. Je le suivis entre les rayons presque déserts, jusqu'aux présentoirs de maquillage. Là, il prit une boîte de fond de teint *Fluide Cake* et me sembla embarrassé lorsqu'il l'examina sous toutes les coutures. Comme la couleur me parut un peu trop foncée pour ma peau, je tirai discrètement sur sa main pour l'orienter sur une autre teinte. Il reposa la boîte, prit celle que je lui avais indiquée et lut attentivement les paragraphes de textes imprimés sur le carton. Il paraissait désemparé, ce qui m'arracha un petit rire que j'étouffais immédiatement.

Finalement, il déposa l'article dans le panier, avant de se concentrer sur l'éventail de rouges à lèvres, où il eut également beaucoup de mal à faire son choix. Il étudia chaque couleur une à une, hésitant devant le nombre impressionnant de références. Son expression se décomposa encore un peu plus. Trop hilare pour lui venir en aide, je plaquai une main sur ma bouche et continuai à l'observer.

Après plusieurs minutes de délibération, j'orientai sa main vers le rouge à lèvres qui me correspondait le mieux.

Cette épreuve difficile terminée, il rejoignit la caisse et déposa ses articles sur le comptoir, sans cesser de me tenir la main.

Nathan me guida ensuite jusqu'à l'escalator pour atteindre le niveau supérieur. Nous nous engageâmes dans la grande allée, passant devant une nouvelle poignée de boutiques. Après avoir tourné au coin de l'allée, il entra dans le magasin *bleu libellule*, spécialisé dans le matériel de coiffure.

Ici aussi les clients se faisaient rares, ce qui représentait un certain avantage.

Nathan ne perdit pas une minute et se dirigea droit vers les perruques, sélectionnant rapidement un model avec de longs cheveux châtain ondulés d'environ 40cm.

Au moment de payer, le caissier, qui arborait une allure plutôt efféminée, lui adressa un sourire charmeur en remarquant ses achats précédents. Je sentis un irrésistible fou rire me gagner. Je plaquai ma main libre sur ma bouche et tentai de ravalier mon hilarité, mais quelques souffles d'air bien audibles s'échappèrent tout de même. La mâchoire de Nathan se crispa imperceptiblement et il raffermi sa prise sur ma main.

Lorsqu'il me tira vers la sortie, la galerie commençait à se remplir de monde. À son grand désarroi, il ne put me sermonner sans attirer l'attention.

La dernière étape de ces petites emplettes fut *H&M*, qui se trouvait à quelques pas devant nous.

Je crois qu'il venait de comprendre que notre escapade le mettrait beaucoup plus dans l'embarras que moi, car son humeur devint maussade. Quoi qu'il en soit, il s'obstina à continuer, puisqu'il m'entraîna à travers les différents présentoirs de vêtements féminins, jusqu'à trouver celui qu'il cherchait. Il détailla un à un les T-shirts à manches longues sur les cintres. Il finit par attraper le seul à ma taille. La couleur blanche, basique, ne m'enchantait guère, mais au moins, le tissu paraissait léger, ce qui m'éviterait d'avoir trop chaud par cette chaleur.

Déterminé, Nathan m'emmena jusqu'aux cabines d'essayage, mais fut stoppé dans son élan par la vendeuse qui vérifiait les articles à l'entrée.

— Bonjour Monsieur, vous avez combien d'articles ? demanda-t-elle sur un ton affable.

Il tenta de dissimuler son agacement à travers un sourire forcé.

— Un seul.

La jeune femme brune jeta un œil à ce qu'il tenait dans la main. Elle pinça l'arête de son nez, sans doute pour éviter de rire, en lui tendant une plaquette avec le numéro 1.

— Vous êtes sûr que c'est bien votre taille ? ne put-elle s'empêcher de demander.

— Je le saurais en ressortant de la cabine, lâcha froidement Nathan de plus en plus irrité par la situation.

Les yeux de la jeune femme dérivèrent sur les sacs transparents accrochés à son poignet. Elle laissa échapper un « Oh ! » assez explicite, qui montrait clairement qu'elle venait de faire le rapprochement entre tous ses achats.

Depuis quelques secondes, je faisais mon maximum pour contenir mon fou rire, qui ne cessait de s'amplifier à mesure de leur échange. Avant que je n'explode littéralement, Nathan me tira énergiquement dans une cabine d'essayage.

— Bien fait pour toi ! chuchotai-je hilare.

— Essaye ça et on s'en va, avant que je m'énerve sur cette pauvre femme !

Je m'exécutai, sans réussir à me calmer totalement.

— Alors, qu'est-ce que tu en penses ? demandai-je devant son regard scrutateur.

— Ça fera l'affaire. Maintenant, dépêche-toi de le retirer et on rentre.

— Ah bon ? Tu ne veux pas l'essayer ? le taquinai-je en lui rendant le haut.

Pour toute réponse, j'eus le droit à un regard assassin, avant qu'il me traîne à l'extérieur de la cabine.

— Alors Monsieur, ça a été ? demanda la vendeuse d'une voix rieuse.

Conscient que la jeune femme se moquait totalement de lui, Nathan fit appel à tout son self contrôle pour ne pas la massacrer sur place. Au-delà de ses mâchoires crispées par la colère, il afficha un sourire forcé.

— Très bien, je le prends.

Ces derniers mots ressemblaient plus à un grognement qu'à autre chose. Durant un instant, je crus qu'il allait la remettre en place ; lui jeter à la figure tout un tas de méchancetés qui la blesseraient plus que n'importe quel coup.

Je tirai sur son bras pour lui rappeler qu'il n'était pas là pour faire un scandale. Il se dirigea vers la caisse, d'un pas lourd et énergique qui trahissait toute sa tension.

Nathan n'était pas du genre agressif, mais son ego de mâle dominant n'appréciait absolument pas d'être remis en cause. Il était prêt à tout pour prouver sa virilité.

En quittant la boutique, je perçus le rire de plusieurs commerçantes. L'humeur de Nathan devint massacrate. Il s'engagea au milieu de la foule et marcha d'un pas si rapide que je fus presque obligée de courir derrière lui. L'inévitable arriva ; quelqu'un m'écrabouilla le pied et je ne pus retenir ma réaction. Nathan stoppa net quand je m'arrêtai et poussai brutalement la personne responsable de cet accident.

— Vous ne pouvez pas faire attention ? Espèce de grosse brute ! criai-je.

La grosse brute en question n'était autre qu'une armoire à glace. Du haut de ses deux mètres, l'homme tout en muscles jeta un regard meurtrier à Nathan qui ne broncha pas lorsqu'il vit les poings serrés et les narines dilatées de son interlocuteur.

— C'est à moi que tu parles ?

Un frisson d'horreur me parcourut. Nathan crispa sa main sur la mienne. Il fit son possible pour reprendre son calme et

enterrer sa mauvaise humeur afin de ne pas envenimer la situation.

— Je n'ai rien dit, monsieur, se força-t-il à répondre d'un ton poli.

L'homme soutint le regard de Nathan un long moment, indécis. Néanmoins, il finit par relâcher la pression de ses poings et s'éloigna. Je soupirai de soulagement. Dans une ambiance plus détendue que précédemment, nous reprîmes notre parcours jusqu'à la sortie.

Nathan s'accroupit à hauteur des portes coulissantes pour que je puisse monter sur son dos ; ce que je fis, malgré le flux permanent de passants qui me rendait nerveuse.

Une fois installé dans sa petite voiture, Nathan semblait un peu dépité.

— Je suis désolé, je n'aurais pas dû insister pour t'emmener ici, commença-t-il.

— Tu es pardonné. Finalement, je me suis beaucoup amusée.

Je souris devant sa mine agacée et ajoutai :

— Tu l'as bien cherché !

— Et comme me ridiculiser ne te suffisait pas, tu as tenté de déclencher une bagarre...

— Non... ce mec m'a broyé le pied, j'ai réagi par réflexe et... je l'ai poussé. Je suis désolée, je n'ai même pas vu à quoi il ressemblait, avant qu'il ne parle.

— T'en fais pas, c'est pas grave.

Sur le chemin du retour, je mourais d'envie d'entrelacer mes doigts aux siens, pour prolonger ce moment de bien-être qui m'envahissait dès qu'il me touchait, mais je me retins. Je n'avais aucun argument valable pour justifier ce geste.

Une fois chez Nathan, je m'empressai de me rhabiller. J'enfilai mes sous-vêtements, mon jean, et le haut à manches longues. Je me sentis tout de suite beaucoup mieux.

Je me laissai tomber sur le canapé tandis que Nathan me tendait les différents sacs contenant nos achats. Je m'empressai de les déballer. Nathan devint un peu nerveux, malgré son sourire moqueur toujours dissimulé sous son apparent sérieux.

— Est-ce que tu veux bien me laisser faire ?

Sa demande me surprit. Pendant un instant, je me demandais si cela ne cachait pas une autre plaisanterie de sa part. J'acceptai cependant, trop heureuse qu'il s'occupe de moi.

Il commença par le cou, étalant progressivement une couche de fond teint de ma clavicule jusqu'au menton. Je sentais la douceur de ses doigts à chacun de ses gestes un peu maladroits, comme s'il me croyait aussi fragile qu'une poupée de porcelaine. Il remonta sur mon visage et me demanda de fermer les yeux pour étaler la crème teintée sur mes paupières. Ma concentration sur ses mouvements augmenta considérablement et mon cœur s'accéléra subitement.

Quand il attrapa la perruque, j'enroulai mes cheveux en un fin chignon. Je souris face à sa méticulosité lorsqu'il l'ajusta sur ma tête. Il s'empara ensuite du rouge à lèvres et l'appliqua avec maladresse, semblant complètement absorbé par son travail.

Enfin, il s'écarta pour avoir une vue d'ensemble.

— Il manque quelque chose.

Il se leva subitement et fouilla dans un tiroir. Quand il revint vers moi, il tenait des lunettes de soleil qu'il s'empressa de glisser sur mon nez.

— Voilà, c'est parfait ! dit-il avec un sourire rayonnant.

— C'est vrai ?

Il hocha la tête.

— Tu peux aller regarder le résultat dans la salle de bain.

Je me levai avec impatience et me dirigeai vers l'unique miroir de son appartement. Cependant, une certaine réticence me gagna lorsque je m'apprêtai à faire le dernier pas. J'attendis une seconde. Je pris une grande inspiration et me plaçai face à la glace.

Je fis immédiatement demi-tour et me ruai vers Nathan avec colère.

— C'est ça ton super plan ? Me transformer en travelo ? ! Tu ne vas pas t'en tirer comme ça, espèce de salaud !

L'état d'euphorie dans lequel il se trouvait me mit encore plus hors de moi. Je poursuivis mon élan pour lui mettre une énorme gifle, mais il se ressaisit juste à temps.

Vif comme l'éclair, il saisit mon bras, me fit virevolter, et m'immobilisa contre son torse. Je tentai de me débattre, mais sa main autour de mon poignet ainsi que son bras en travers de ma taille étaient sans faille. Je me radouciss seulement lorsque je sentis son souffle sur mon oreille.

— Calme-toi, Méli, je ne pouvais pas prévoir le résultat, commença-t-il en étouffant un autre rire. Mais j'avoue que tu es hilarante déguisée de cette façon.

Sa voix, aux intonations riches et profondes, me provoqua un long frisson. Mon cœur se mit à palpiter. Je m'efforçai de paraître normale et lui répondis sur la défensive.

— J'aurais dû me douter que tu mijotais quelque chose dès l'instant où tu m'as demandé si tu pouvais t'en occuper !

— Oh allez, n'en fais pas toute une histoire.

Je ne répondis pas et me laissai aller contre son torse, m'enivrant de son parfum délicieusement attirant ; savourant cette proximité que je cherchais depuis des années.

— C'est bon, je peux te lâcher, maintenant ? Tu ne risques plus de me frapper ?

Non, ne me lâche pas.

J'étais incapable de lui avouer ce que je ressentais. Au lieu de ça, j'ajoutai :

— Je n'ai pas encore pris ma décision, concernant ton châtement !

Il rit de plus belle et desserra son étreinte. Un peu étourdie qu'il ait rompu notre contact aussi brusquement, je vacillai légèrement.

Nous passâmes l'après-midi à essayer de trouver une solution à ma situation. Après avoir analysé toutes sortes de théories toutes plus farfelues les unes que les autres, nous n'étions pas plus avancés.

À mesure que les heures s'écoulaient, je me sentais de plus en plus nerveuse face à la nuit qui s'annonçait. En dépit de mon problème d'invisibilité, dormir avec Nathan représentait une chose qui m'angoissait autant qu'elle me réjouissait.

Vers 20 h, Nathan me demanda si j'avais faim. Je surpris son regard et reconnus cette lueur caractéristique qui l'animait lorsqu'il avait une idée derrière la tête.

— Ça te dit de commander chinois, pour ce soir ?

— Tu vas encore m'inviter ? demandai-je réticente.

Un sourire éclaira son visage.

— Et alors ? J'ai bien le droit de t'inviter autant de fois que je le veux.

— Mmm. Ne crois pas que ça suffira pour te faire pardonner.

— Oh allez, Méli, arrête de bouder. J'ai eu mon lot d'humiliations moi aussi, tu ne crois pas ?

— Peut-être..., répondis-je avec un petit rire en me remémorant la scène de la cabine d'essayage.

Le livreur sonna vingt minutes après l'appel de Nathan, nous apportant des boîtes en carton d'où s'échappait une délicieuse odeur.

Nathan disposa le contenu de la livraison sur sa petite table basse, puis se posta devant son étagère de DVD. Lorsqu'il se retourna, il brandit une jaquette devant mes yeux.

— Ce soir, c'est soirée cinéma, commença-t-il.

Je détaillai le DVD avant de m'indigner.

— L'homme invisible ? Tu te fous de moi ?!

— Juste un peu, ricana-t-il.

Je lui giflai le bras et me forçai à garder un air mécontent.

— Hors de question !

— De toute façon, tu n'as pas le choix.

Il ouvrit la boîte sans tergiverser davantage et glissa le CD dans le lecteur.

— Tu es, et tu resteras, une crapule avide de me tourmenter ! bougonnai-je.

Il me fit un petit clin d'œil malicieux. Avec ce sourire triomphant qui me faisait vibrer, il s'installa sur le canapé, près de moi. Il me tendit mon plat de porc au caramel et nous commençâmes à manger.

Durant le film, je m'interdis d'observer Nathan à la dérobée. Je luttais pour ne pas me rapprocher de lui ; pour avoir l'air naturel malgré l'effet qu'il me faisait. Pourtant, j'étais incapable de résister. Je finis par lui jeter un regard qu'il remarqua immédiatement. Mon cœur s'emballa et mes joues s'enflammèrent. Au lieu de me faire la moindre remarque embarrassante, il attrapa ma main. Mon cœur battit frénéti-

quement contre mes côtes, raisonnant à mes tempes tellement fort que j'eus du mal à entendre sa voix.

— T'en fais pas, Méli, ça va s'arranger. Allez, viens par là, dit-il en me tirant vers lui.

Son bras glissa autour de ma taille et une multitude de papillons se déchaîna au creux de mon ventre. Timidement, je posai ma tête sur sa poitrine. Je me lovai contre lui, concentrée sur les battements réguliers de son cœur. Je fermai les yeux quelques secondes afin de m'imprégner de son parfum irrésistible, de sa chaleur. Je savais qu'il faisait ça uniquement pour me reconforter...

Au moment où le générique de fin défila sur son écran de télé, je ne bougeai pas, espérant prolonger cet instant de bonheur qui m'envahissait dès que Nathan me prenait dans ses bras. Résignée, je fis semblant de dormir lorsque je le sentis remuer.

— Méli ? chuchota-t-il. Le film est terminé... Tu dors ?

Je ne répondis pas. J'essayai de respirer de façon régulière afin de simuler le mieux possible.

Contre toute attente, il caressa ma joue de sa main libre, attendit quelques minutes, puis ôta délicatement ma perruque. Quand il déposa un tendre baiser sur le haut de ma tête et inspira profondément, je me sentis défaillir.

— T'en fais pas mon ange, dans quelques heures tout sera rentré dans l'ordre.

Il resta un long moment à me serrer contre lui. Malgré moi, ma respiration se fit plus rapide à mesure qu'un sentiment d'espoir démesuré s'insinuait en moi. Il dut s'en rendre compte, car il relâcha son étreinte et me secoua légèrement.

— Méli ? dit-il d'une voix beaucoup plus forte. Le film est terminé. Allez, réveille-toi, je dois déplier le canapé.

— Mmm, grognai-je, faignant encore l'endormissement, malgré le choc de ces dernières minutes.

Il me poussa doucement sur le côté et se dégagea, pendant que je tentai de me ressaisir.

— Et merde ! jura-t-il. Tu viens de bousiller ma chemise, elle est couverte de fond de teint.

Je repris totalement mes esprits devant son air contrarié.

— Je suis vraiment désolée, je ne savais pas que ça pouvait tacher...

— C'est pas grave, j'en ai d'autres, soupira-t-il.

Il déboutonna sa chemise sous mon regard scrutateur. J'avalai difficilement ma salive, en découvrant progressivement la courbe de ses muscles parfaitement dessinés. Il se déshabilla rapidement, m'offrant une vue imprenable sur son torse nu.

Figée telle une statue de pierre, je détaillai la grande cicatrice qui lui barrait la poitrine jusqu'à l'abdomen. D'autres, plus discrètes, lui parsemaient le torse, les épaules et les bras. Il n'avait jamais voulu me dire comment cela lui était arrivé, mais je soupçonnais qu'elles résultaient d'un accident assez violent avec de gros éclats de verre, ou de débris tranchant.

Mes yeux descendirent inévitablement jusqu'à la fine couche de poils sombres qui disparaissait sous son pantalon.

— Tu veux prendre une douche pour te débarrasser de tout ce maquillage ?

Je sursautai. Sa question me ramena à la réalité et mes joues s'enflammèrent de nouveau.

— Heu... oui, bafouillai-je. Tu as quelques affaires à me prêter ?

Il me tendit une grande serviette ainsi qu'un de ses T-shirts avant que je disparaisse dans la salle de bain.

Pendant ma toilette, je repensai à ce qui venait de se passer. Un tas de questions se bouscula dans ma tête.

Est-ce qu'il sait ce qui m'arrive, malgré son obstination à me convaincre du contraire ? Ou ses paroles se voulaient-elles seulement réconfortantes ?

Et la plus importante à mes yeux : *Est-ce qu'il ressent la même chose que moi, finalement ?*

Quand je rejoignis Nathan, il se déshabillait, gardant seulement un boxer noir terriblement sexy. La vue du lit m'angoissa énormément.

— Alors, Jack Griffin, tu veux dormir de quel côté ?

— Quoi ?! m'indignai-je. Tu oses m'appeler comme ça ?!

Il éclata de rire et s'approcha de moi.

— Je pense que tu vas avoir besoin de ça, dit-il en me tendant son écharpe.

Je lui arrachai des mains, à la fois mécontente de mon nouveau surnom et reconnaissante de sa prévenance.

— Merci, mais je n'en ai pas besoin ; quand je ferme les yeux, je ne vois pas au travers...

Il parut surpris et j'avoue que ce phénomène m'amena d'autres questions en tête.

— Je prends le côté gauche, ajoutai-je. Et ne m'appelle plus comme ça !

J'aurais dû me douter que ma réponse engendrerait une nouvelle taquinerie de sa part, car il s'allongea sur le lit, à l'endroit précis où je voulais dormir.

— Nate ! Je t'ai dit que je prenais le côté gauche.

— Et moi, je n'ai jamais dit que j'acceptais.

Il m'adressa un clin d'œil, ce qui ne m'aida pas à garder mon air fâché. Je fis mon maximum pour ne pas flancher.

— Si tu ne te pousses pas immédiatement, tu vas le regretter ! Et j'ai l'avantage, cette fois.

Parcourant la pièce du regard, je cherchais quelque chose à lui balancer. Un petit coussin trônait sur une chaise. Je m'en emparai et lui lançai avec toute l'énergie dont j'étais capable. Malheureusement pour moi, Nathan était très rapide. Il rattrapa le coussin au vol et ne perdit en rien son sourire provocateur lorsqu'il me le renvoya à la figure.

— Tu prétends toujours avoir l'avantage ?

— Tu triches ! Il n'y a pas d'autre explication, bougonnai-je.

— Mauvaise joueuse, riposta-t-il avec un petit rire.

Il regagna le côté droit du lit et se glissa sous la couette. Je restai paralysée, appréhendant le moment où je m'allongerais près de lui.

— Allez, Jack, viens te coucher.

— Ne m'appelle plus comme ça !

Comme il ne cessait de me regarder, je me résignai. Je m'approchai maladroitement et m'installai à ma place, tirant la couette jusqu'à mon cou.

— Bonne nuit, dit-il en éteignant la lumière.

— Bonne nuit.

J'avais tellement envie de me blottir contre lui..., mais je savais que cela n'arriverait jamais. Je lui tournai le dos, et me contraignis à dormir.

De longues minutes de silence s'écoulèrent pendant lesquelles je me repassais la scène du canapé. Le matelas bougea soudain et Nathan se rapprocha de moi. Mon cœur fit un bond dans ma poitrine.

— Méli... tu dors ? chuchota-t-il.

Je ne répondis pas et attendis avec angoisse et impatience, les sens en alerte. Sa main glissa lentement dans mes cheveux

pour redescendre sur ma joue. J'étais au bord de l'explosion. Je sentis son souffle chaud sur mon oreille.

— Fais de beaux rêves, mon ange.

Il bougea de nouveau. Des milliers de papillons se déchaînaient au creux de mon ventre. Sa main descendit jusqu'à ma taille. Il me serra contre lui et chercha ma main pour entrelacer ses doigts aux miens. Sa bouche se posa sur ma nuque en un tendre et doux baiser. Mon cœur battait si fort que j'avais du mal à respirer.

Pourquoi fait-il cela ? Depuis combien de temps profite-t-il de mes moments d'inconscience pour se rapprocher de moi ? Et s'il tient à moi de cette façon, pourquoi ne me l'a-t-il jamais dit, ou montré ?

Malgré toutes ces questions qui menaçaient de me faire exploser la tête, je me détendis dès que j'entendis sa respiration régulière et finis par m'endormir.

À mon réveil, la fermeté et la chaleur de mon oreiller étaient tellement confortables que j'avais du mal à me rappeler où je me trouvais. L'esprit encore embrumé, je faillis me rendormir jusqu'à ce que je réalise qu'un oreiller n'est *jamais* chaud. Je me figeai, sans oser bouger d'un millimètre.

Oh mon Dieu ! Sur quoi est-ce que je dors ? Ou plutôt, sur quelle partie du corps de Nathan ?

N'y tenant plus, je me relevai d'un bond. J'espérai m'éclipser discrètement dans la salle de bain avant qu'il ne se réveille, mais je l'entendis bouger. À plat ventre sur le lit, il se tortilla comme s'il était encore à moitié endormi. Je relâchai l'air qui s'était bloqué dans mes poumons.

— Je rêve ou tu dormais sur mes fesses ? commença-t-il, les yeux toujours fermés.

Sa paume se posa sur mon nombril, ses doigts bougèrent au rythme de l'histoire qu'il racontait. Je criai et me tortillai avec vigueur, sans réussir à me libérer de sa prise.

— Arrête, Nate... C'est pas juste ! haletai-je entre deux éclats de rire.

Pour toute réponse, il intensifia ses chatouilles tandis que je rigolais de plus belle. À chaque fois que je le suppliais, il alternait les phases intensives et calmes, continuant sa torture sans scrupule, pendant que je me débattais de toutes mes forces.

Haletante, à la limite d'avoir des crampes aux abdominaux et aux joues, je fus soulagée que son histoire prenne fin quelques secondes plus tard.

Littéralement épuisée, je fermai les yeux un instant pour reprendre mon souffle. Nathan me libéra les poignets, mais resta au-dessus de moi. Sa main se posa soudain sur ma joue, son pouce caressa ma pommette, effleura mes lèvres. Mon cœur fit un bond dans ma poitrine.

Je rouvris les yeux et le dévisageai. Ses yeux étaient emplis d'un mélange de gaité et de sérieux au moment où il se penchait vers moi. Ses lèvres se posèrent doucement sur les miennes tandis qu'il prenait mon visage entre ses mains.

Il hésita un instant et se redressa de quelques millimètres. Sa respiration était saccadée, ses yeux étaient fermés et sa mâchoire tellement crispée que j'avais du mal à comprendre ce qui lui arrivait. Mais j'attendis, l'estomac comprimé à un point inimaginable. J'aurais voulu le toucher, mais je n'osais pas bouger.

Il rouvrit les yeux et croisa mon regard. Il avait l'air désespéré. Ses lèvres rencontrèrent de nouveau les miennes et mon cœur s'affola encore. J'étais au bord de l'explosion. Sa langue se fraya un chemin dans ma bouche avec une ten-

dresse infinie. Bouleversée, je glissai mes doigts derrière sa nuque. Il se figea et se releva d'un bond.

Malgré mon léger vertige, je m'assis sur le lit pour le dévisager.

— Méli... je suis désolé, je n'aurais pas dû faire ça, commença-t-il sans parvenir à soutenir mon regard.

J'eus un pincement au cœur.

— Pourquoi tu as fait ça si c'était pour me repousser ? demandai-je la voix tremblante.

Il daigna enfin me regarder, mais son visage trahissait une panique que je ne comprenais pas.

— Crois-moi, ce n'est pas une bonne idée... Je t'assure que nous le regretterions tous les deux dans quelque temps.

Je fis mon possible pour contenir mes larmes, même si ma gorge me faisait de plus en plus mal. Avec un sourire triste, il posa sa main sur ma joue.

— Tu veux bien me pardonner ?

Je hochai la tête, incapable de parler tant ma peine était immense.

Visiblement soulagé de ma réponse, il se dirigea dans la salle de bain. Quand j'entendis la douche couler, j'éclatai en sanglots ; car si avant je désirais attirer l'attention de Nathan, je savais maintenant qu'il ne voulait pas de moi. Et c'était bien pire...

L'eau s'arrêta et je me ressaisis. Je devais partir avant qu'il me voie dans cet état. En aucun cas, il ne devait découvrir à quel point je l'aimais ; se faire rejeter était déjà suffisamment humiliant.

Je voulus m'habiller, mais me rappelant que mes vêtements étaient restés dans la salle de bain, je fouillai dans l'armoire de Nathan. J'attrapai son vieux jogging et enfilai mes chaussures, restées près de l'entrée. Juste avant de sortir,

je réalisai que je n'avais aucun moyen de transport. Je décidai d'appeler Patricia en espérant qu'elle serait d'accord pour venir me chercher.

Je décrochai le fixe et composai le numéro de ma voisine, angoissée à l'idée que Nathan ressorte de la salle de bain et me prenne sur le fait. Après lui avoir expliqué la situation, Patricia accepta immédiatement de m'aider.

Je partis, fermant la porte le plus discrètement possible afin de ne pas faire de bruit.

Je longeai le trottoir de plusieurs mètres, au cas où Nathan sortirait de son appartement, et me plaçai hors de vue. J'attendis à peu près vingt minutes, sous le soleil matinal de cette nouvelle journée, avant d'apercevoir la voiture de ma voisine.

— Hé, Melinda, ça n'a pas l'air d'aller, dit-elle au moment où je montai dans sa 106.

Je recommençai à pleurer en me remémorant le visage de Nathan rongé par la panique.

— Non, ça va pas très fort...

— T'inquiète pas, j'ai exactement ce qu'il te faut.

— Pourquoi tu pleures ? demanda Jessica à l'arrière de la voiture.

— Pour rien, ma chérie...

Durant le chemin, Patricia me tendit plusieurs mouchoirs que je trempai aussitôt de larmes. Quand nous arrivâmes dans la cour de notre immeuble, j'en avais utilisé une bonne vingtaine. Réalisant que me morfondre de cette façon ne servait à rien, je fis mon possible pour me ressaisir.

Dès que Jessica sortit de la voiture, elle se précipita vers moi pour me faire un *bisou magique*, persuadée que cela me guérirait. Elle insista également pour me tenir la main jusqu'à ce que je sois confortablement installée dans son canapé. Là,

elle m'apporta un paquet de M&M's, puis se blottit contre moi, tandis que Patricia me préparait un chocolat chaud.

— Allez, raconte-moi tout, ça te fera du bien, commença Patricia en me tendant la tasse brûlante.

Je reniflai une dernière fois avant de lui expliquer la situation dans les détails. Toutefois, je pris soin d'éviter de mentionner mon problème d'invisibilité et inventai un prétexte pour avoir passé la nuit chez Nathan.

Avec un peu de recul, je m'aperçus que Nathan n'avait pas eu l'air surpris que mon corps réapparaisse.

Est-ce que les paroles qu'il m'a chuchotées pendant que je faisais semblant de dormir ne sont pas anodines ? Est-il au courant de ce que je suis en train de vivre, finalement ?

Tout cela me perturbait énormément et j'avoue que je ne savais plus quoi penser de lui...

Au bout d'une heure, je me sentais déjà mieux. Les observations de Patricia me réconfortèrent un peu, bien qu'elles soient basées sur de pures suppositions. Pendant mon récit, Jessica s'était éclipsée dans sa chambre et jouait aux *Barbies*, revenant régulièrement nous demander notre avis sur les robes qu'elle leur avait choisies.

Ma bonne humeur et mon optimisme retrouvés, je rentrai chez moi en fin d'après-midi avec de nouveaux espoirs.

Lorsque je franchis la porte d'entrée, je vis deux paires de chaussures. La première appartenait à mon frère, quant à la seconde, c'était incontestablement celle d'une fille.

À la fois surprise et impatiente, je me ruai vers la chambre de David afin de découvrir cette mystérieuse visiteuse. Je toquai, puis entrai sans attendre, comme j'en avais l'habitude. Mon frère se tenait debout devant moi et avait à peine eu le temps de ramasser son caleçon pour se couvrir l'entrejambe

tandis que sa copine serrait les draps contre sa poitrine. Elle semblait vraiment très embarrassée et ses joues avaient viré à l'écarlate. David, en revanche, dont le visage arborait la même teinte que sa nouvelle conquête, était furax.

Sur le coup, je me sentis un peu bête d'être entrée sans réfléchir. Au lieu de m'excuser, je lançai le premier truc qui me passa par la tête.

— Je vois que ton rendez-vous s'est bien passé.

Je refermai aussitôt la porte derrière moi.

Il va me tuer.

Je tentai de m'enfuir pour éviter sa colère, mais il me rattrapa avant que je n'atteigne la porte d'entrée.

— Où tu vas comme ça ? demanda-t-il exaspéré.

Je me retournai. Cette fois il était habillé.

— Heu... chez Patricia... Je ne voudrais pas vous déranger, répondis-je contrite.

Il croisa les bras sur son torse et fronça encore un peu ses sourcils, ce qui accentua son air furieux.

— C'est déjà fait !

— Écoute, David, je suis désolée, j'ai pas réfléchi... Tu ramènes si peu de filles à la maison que je n'ai même pas pensé que tu pourrais être... occupé.

Il soupira et se détendit légèrement.

— Bon, c'est pas grave. Après tout, tu ne pouvais pas savoir. Et je ne t'ai rien dit parce que je savais que tu allais t'emballer.

— Mais pas du tout !

— Arrête, Méli, je te connais par cœur. Dès que je mentionne le nom d'une fille un peu trop souvent, tu la vois déjà comme ta future belle-sœur.

— Ouais, bon, c'est possible...

— Allez, viens, je vais te présenter.

Je le suivis jusqu'au salon et m'installai sur le canapé tandis qu'une petite brune sortait de la chambre de David. Elle terminait de rajuster son chemisier blanc quand mon frère se précipita vers elle pour lui attraper la main, semblant très fier d'être à ses côtés.

— Méli, voici Audrey.

— Enchantée, dis-je en esquissant un sourire chaleureux.

— Bonjour, répondit Audrey d'une voix un peu gênée.

David lui fit signe de s'asseoir sur le fauteuil en face de moi, puis s'éclipsa dans la cuisine.

Pendant son absence, Audrey s'efforça de ne pas croiser mon regard et ne cessa d'essuyer nerveusement ses mains sur son jean. Je voulus la détendre, mais aucun sujet de conversation ne me vint à l'esprit. Nous restâmes dans ce silence pesant jusqu'à ce que David nous rejoigne, les mains chargées d'un plateau avec trois verres de coca. Il les disposa sur la table basse devant chacune de nous et prit place sur l'accoudoir du fauteuil occupé par sa nouvelle copine. Il passa un bras possessif autour des épaules d'Audrey et commença à me raconter comment ils s'étaient rencontrés. Soulagée qu'il se confie à moi, je l'écoutai attentivement, essayant de paraître sympathique devant cette jolie brune timide que je ne connaissais pas.

4

Après plusieurs jours sans nouvelles de Nathan, qui d'ordinaire ne manquait jamais une occasion de m'appeler en 24h, je m'inquiétais sur la tournure de notre amitié. Je n'avais pas osé le contacter après ce qui s'était passé. Toutefois, le dimanche étant notre jour de prédilection pour le sport, je décidai de me rendre chez lui, comme tous les week-ends.

Nous passions la plupart de ces après-midis sportifs sur nos vélos à parier pour savoir lequel de nous deux se fatiguerait le premier. C'était toujours mon moment préféré de la semaine.

Je garai ma Clio juste en face de son appartement. Devant sa porte, je pris une grande inspiration avant de me résoudre à toquer. Les secondes paraissaient durer des heures... Comme personne ne daigna me répondre, je jetai un œil dans la rue afin de vérifier si sa voiture était bien là. Quand je l'aperçus, je frappai une deuxième série de coups et attendis de nouveau.

Cette fois, la porte s'ouvrit, révélant une magnifique blonde aux yeux gris particulièrement vifs et perçants, vêtue d'un léger peignoir de soie bleu nuit.

Il fallut du temps à mon cerveau pour analyser la situation. Ma bouche devint de plus en plus sèche.

- Est-ce que Nathan est là ? demandai-je, hésitante.
- Bien sûr, dit-elle avec un grand sourire avant de se tourner vers l'intérieur. Chéri ? Quelqu'un te demande.

Avant que cette femme ne prononce cette phrase, je gardais un infime espoir de me tromper sur la situation, mais elle venait de me confirmer ce que je ne voulais pas comprendre.

Dès l'instant où ce simple mot « chéri », dit avec tant de gaîté, atteignit mes oreilles, quelque chose se brisa en moi. J'eus la sensation que mon cœur se scindait en deux dans un horrible déchirement. Anéantie, je plaquai une main sur ma poitrine, espérant atténuer la douleur qui m'empêchait de respirer. Peu à peu, je sentis comme une explosion de chagrin prêt à surgir à travers un torrent de larmes incontrôlable.

Ma tête se mit à tourner et j'eus à peine le temps de voir la blonde rentrer à l'intérieur pour laisser sa place à Nathan, habillé d'un simple jean noir.

— Méli ? Qu'est-ce que tu fais là ?

Je fis mon possible pour paraître normale, impassible, face à son étonnement. Je me concentraï pour retrouver mon souffle ainsi qu'un calme relatif. Il me fallut plusieurs secondes pour y arriver.

— On est dimanche... Mais au fond, je me doutais que tu avais prévu autre chose, vu que tu ne m'as pas donné de nouvelles depuis mercredi. Je n'aurais pas dû venir...

Je fis demi-tour et commençai à partir.

— Méli, attends ! dit-il en attrapant mon bras.

Je n'avais pas prévu qu'il me touche. Le mur de contrôle que je m'efforçais de maintenir s'effondra.

Je me retournai et le dévisageai, complètement désespérée.

— Pourquoi... Pourquoi est-ce que tu as fait ça ? demandai-je d'une voix tremblante. Pourquoi est-ce que tu m'as embrassée si c'était pour me briser le cœur ? Tout ça à cause d'une pétaresse blonde que tu ne connais même pas !

Mes yeux me brûlèrent tandis qu'une boule se formait dans ma gorge à mesure que je retenais mes pleurs.

— Je t'interdis de parler de Sarah comme ça !

Il y eut un silence pesant durant lequel nous nous affrontâmes du regard. Il ne m'avait jamais parlé comme ça. Ce qui m'inquiétait le plus, c'est que je n'arrivais pas à déchiffrer la lueur au fond de ses yeux, qui d'ordinaire étaient pourtant si expressifs.

— On s'est rencontrés au dîner de mes parents et... ça a été le coup de foudre, ajouta-t-il d'un ton plus doux. Tout s'est passé très vite...

— Non... Tu n'as pas le droit de me dire ça, explosai-je en larmes. Tu n'avais pas le droit de me faire espérer ce que j'attends depuis des années pour me le reprendre aussi brutalement !

Il m'attira contre lui, et me berça doucement.

— Calme-toi, Méli, tu sais que j'ai horreur de te voir pleurer.

Cette tendresse que j'aimais tant chez lui, son odeur, sa chaleur, sa voix... tout cela accentua mon chagrin au lieu de me réconforter. Mes sanglots redoublèrent.

— T'es qu'un salaud ! continuai-je en frappant mollement son torse. Tu ne vaux pas mieux que les autres...

— Je suis désolé... je n'ai jamais voulu te faire du mal...

Il tenta une nouvelle fois de m'apaiser avec des mots d'excuse. Malgré la difficulté que j'éprouvais à me séparer de lui, je le repoussai violemment.

— Ne me touche plus jamais ! criai-je en m'essuyant le visage d'un revers de la main. Je ne veux plus te voir.

Il essaya encore de me retenir, mais je m'arrachai à sa prise, ignorant les paroles qu'il débitait à toute allure pour me

convaincre de le pardonner. Je me ruai dans ma voiture et démarrai en trombe, sans parvenir à me calmer.

Je parcourus laborieusement la distance qui me séparait de mon appartement. Mes larmes ne cessaient de couler et m'empêchaient de distinguer convenablement la route. Je manquai de justesse deux accidents avant de me garer dans la petite cour de mon immeuble.

Partagée entre une profonde tristesse et une colère incontrôlable, je restai assise sur mon siège pendant de longues minutes à fixer un point vide devant moi. Bientôt, un picotement familier s'insinua en moi. Je compris trop tard que j'étais de nouveau invisible.

Paniquée, je ne savais pas quoi faire. Même si mon premier réflexe fut de contacter Nathan, je me retins. Avant de faire quoi que ce soit, je tentai de me ressaisir. Je me calai contre mon siège, fermai les yeux et inspirai profondément. Le fourmillement diminua peu à peu. Lorsque je relevai mes paupières, mon corps était redevenu normal.

Moi qui croyais avoir rêvé ce phénomène d'invisibilité ou, en tout cas, être tirée d'affaire, je réalisai que mon problème était loin d'être réglé. Le soulagement momentané qui m'envahit à la vue de mon corps m'aida à rentrer chez moi en évitant de sangloter.

J'avais beaucoup de mal à saisir ce qui m'arrivait. Aussi fou que cela puisse paraître, je pensais que Nathan serait en mesure de m'expliquer. C'était le seul à être présent lors de cette mystérieuse scène avec le médaillon qui, selon moi, était à l'origine de tout.

David s'étant absenté, je me retrouvais seule avec moi-même ; avec mon chagrin. Complètement hagarde, je m'allongeai sur mon lit et me roulai en boule.

En dépit du nombre incalculable de questions qui se bousculaient dans ma tête, je laissai libre cours à ma peine ; à cette terrible souffrance qui me comprimait le cœur et m'empêchait de respirer. Je pleurai des heures durant, sans réussir à m'arrêter. Cette sensation de manque terrible et de vide infini m'anéantissait.

Je ne savais pas pourquoi je vivais cette situation comme une rupture, mais les sentiments ne se contrôlent pas, et j'aimais Nathan depuis tellement longtemps qu'après ce baiser, je pensais avoir une chance... Pendant des années, j'avais espéré qu'il me remarque, qu'il me voit comme une femme désirable au lieu d'une simple amie...

Je savais que l'amour était souvent à sens unique et qu'il fallait faire avec, mais en dépit du bonheur de se trouver avec la personne aimée, la douleur de ne pas vivre pleinement cette relation était présente chaque jour.

À ma connaissance, Nathan n'avait jamais eu de copine ou, en tout cas, je ne l'avais jamais vu avec une fille. Je crois que même s'il m'avait avoué entretenir une relation amoureuse avec quelqu'un, j'aurais réalisé ce que ça signifiait seulement devant le fait accompli.

— Méli ? Est-ce que ça va ?

Je reconnus la voix de David qui me secoua légèrement afin de me réveiller. Lorsque je repris totalement conscience, il était assis près de moi. Il semblait inquiet. Je me rappelai que j'avais fini par m'endormir, épuisée, les yeux rouges et gonflés, le visage humide de larmes.

— Tu as pleuré ? demanda-t-il de plus en plus soucieux.

Je me redressai et hochai la tête, évitant soigneusement son regard. J'étais trop honteuse d'avoir craqué comme ça.

— Quelqu'un t'a fait du mal ? s'alarma-t-il.

Je haussai les épaules. Je n'avais aucune envie de parler, sous peine de recommencer à pleurer.

David m'agrippa les épaules et me fixa avec une telle colère que ça me coupa le souffle.

— Dis-moi qui c'est, Méli ! Je te promets qu'il va le regretter !

— Non ! m'empressai-je de répondre. Il n'a rien fait... C'est juste... qu'il m'a embrassée mercredi et quand je suis passée le voir tout à l'heure, je suis tombée nez à nez avec sa nouvelle copine...

— Qui ça, Nathan ? demanda-t-il abasourdi.

— Oui...

Il se détendit légèrement.

— Il t'a *embrassée* ?

— Oui...

— Et il a une *copine* ?

— C'est ça...

— Improbable ! ricana-t-il.

— Tais-toi ! Je n'ai pas besoin d'entendre tes commentaires ! m'énervai-je.

— Allez, c'est pas bien grave, dit-il en passant un bras autour de mes épaules.

— Mais si c'est grave.

Je sentis ma voix flancher, signe incontestable que mon chagrin risquait de ressurgir.

— Méli, écoute bien ce que je vais te dire. Nathan te connaît depuis presque dix ans et, crois-moi, s'il t'a embrassée après toutes ces années d'amitié c'est qu'il doit ressentir quelque chose pour toi. Qu'il ait une copine n'y changera rien, ça retardera seulement le moment. Et puis, les couples ne sont plus éternels de nos jours...

— Merci, dis-je en esquissant un faible sourire.

— Je parie que tu n’as rien avalé de la journée. Allez, viens, je vais te préparer un bon petit plat.

— Audrey n’est pas avec toi ?

— Non, elle devait bosser sur son projet de stylisme ; le concours de son école est dans seulement deux mois.

— Elle fait une école de styliste ?

— Ouais.

— Mais ça veut dire que tu n’auras plus besoin de moi pour faire les magasins, m’inquiétai-je.

— T’en fais pas, j’aurais toujours besoin de toi, soeurrette, dit-il avec un petit clin d’œil.

— Mmm.

Après m’avoir réconfortée, David s’empressa de partir faire la cuisine. Lorsque je consultai mon radio-réveil, je constatai avec surprise qu’il était près de 20 h. J’avais donc passé ma journée à me morfondre et à dormir au lieu de faire du vélo...

Je suis pitoyable.

Une demi-heure plus tard, David m’appela pour dîner. Il me proposa de regarder *une nana au poil* de Tom Brady, un film que j’avais vu des dizaines de fois puisque c’était l’un de mes préférés. Il me tendit une assiette garnie d’une escalope à la crème avec des champignons de Paris ainsi qu’une purée maison. Un vrai régal.

Nous passâmes la soirée à rire et, après toutes les émotions de cette journée, cela me fit le plus grand bien.

Les jours suivants, je réfléchis longuement tout en faisant la baby-sitter pour Patricia. Jessica passait ses journées à rire, à jouer et à courir dans tous les sens. Elle avait une telle

énergie que parfois cela m'épuisait, mais je dois bien avouer que sa joie de vivre m'évitait de déprimer.

Le week-end arriva plus vite que je ne pensais. Je n'avais toujours aucune idée de mon programme du dimanche, mais pour l'heure, nous étions samedi.

Je venais de me lever, il était à peine 8 h et je n'arrivais plus à dormir. La bouilloire chauffait, et je me préparai quelques tartines grillées, quand la sonnette retentit.

D'abord surprise, j'attendis un instant. Trois petits coups supplémentaires résonnèrent, ce qui me décida à ouvrir. L'homme qui se tenait sur le palier me déshabilla du regard en affichant progressivement un sourire éblouissant.

— Je ne pensais pas être accueilli de cette façon, mais ça me plaît.

Je restai bouche bée face à cette gravure de mode qui me reluquait avec un air gourmand, avant de me rendre compte que je portai une nuisette très courte, très décolletée et, surtout, à moitié transparente.

Mal à l'aise, je rougis violemment.

— Attendez-moi là une seconde, je reviens tout de suite, dis-je en lui claquant la porte au nez.

Le dos appuyé contre la porte, je secouai la tête.

Waouh, mais c'est qui ce mec ?

Je me précipitai dans ma chambre et enfilai un gros peignoir éponge avant de retourner lui ouvrir.

— Qui êtes-vous ? demandai-je encore troublée par son regard inquisiteur d'un vert lumineux.

— Pour toi, ce sera Alex.

Comme il me tendait sa main, je l'attrapai pour la serrer. À mon grand étonnement, il la porta à ses lèvres et me donna

un baisemain respectueux. Son expression arrogante s'effaça pour devenir beaucoup plus sérieuse.

— Enchanté de te rencontrer, princesse.

Lorsqu'il me relâcha, j'étais encore plus perturbée.

— Heu... OK, Alex, qu'est-ce que vous voulez ?

Il passa une main dans ses cheveux châtain clair, remettant en place les quelques mèches qui lui barraient le visage. Je restai un instant hypnotisée par ce simple geste.

— En fait, je dois voir Nathan, dit-il avec un grand sourire.

— Donc, vous connaissez Nathan ? demandai-je d'un air un peu abruti.

— C'est ça. Il m'a donné cette adresse... Il m'a appelé il y a quelques jours parce qu'il voulait me voir.

— Eh bien, il n'est pas là. Et je ne vois pas pourquoi il vous aurait donné mon adresse puisqu'ici, c'est chez moi.

Ses yeux émeraude me fixèrent avec insistance et mon malaise augmenta.

— Mais tu sais où il habite ?

— Heu... oui, bredouillai-je.

— Alors, emmène-moi chez lui.

— Heu, écoutez, il est à peine 8h du matin, je n'ai pas encore déjeuné et je doute que Nathan soit réveillé à cette heure-ci, mais je vais vous donner son adresse. Et, s'il vous plaît, arrêtez de me tutoyer, je ne vous connais pas !

— Moi, je te connais, Melinda. Et je n'ai pas déjeuné, non plus. Tu voudrais bien m'offrir un café ?

Je cillai et le fixai un instant avant de réagir, complètement abasourdie.

— Quoi ? Comment ça, vous me connaissez ?

— Nathan est un ami d'enfance et je connais toutes les personnes qu'il fréquente.

— C'est également un de mes amis d'enfance et il ne m'a jamais parlé de vous !

— Ce n'est pas étonnant. Il a toujours eu peur que je lui pique sa place, ricana-t-il.

— Quoi ?! Qu'est-ce que vous racontez ?

— Peu importe. Alors ce café, tu me l'offres, oui ou non ?

— Eh bien... heu... oui, ok.

Mon cerveau ramolli n'arrivait plus à réfléchir. La réponse m'avait échappée avant que je passe en revue les différentes possibilités.

Alex entra d'une démarche confiante qui transpirait la virilité. Il dégageait un tel charisme que je ne pus détacher mes yeux de son corps jusqu'à ce qu'il s'installe sur le canapé. Je mis un moment à reprendre mes esprits. Quand ce fut le cas, je retournai dans la cuisine afin de me servir un thé et de préparer un café avec une nouvelle fournée de pain grillé.

Je déposai le plateau sur la table basse et m'installai en face de lui, gardant une main sur les pans de mon peignoir pour le maintenir bien fermé. Évitant soigneusement de le regarder, je commençai à étaler du beurre et de la confiture sur mes tartines.

David et Audrey arrivèrent à ce moment-là, et mon frère ne put s'empêcher de me faire une réflexion.

— Je vois que tu t'es déjà remise de ta rupture avec Nathan, s'esclaffa-t-il.

Je lui jetai un regard noir. Il sourit de plus belle tandis qu'Alex rivait ses yeux aux miens, un sourcil relevé.

— Donc, tu étais la petite amie de Nathan ?

— Pas exactement...

— Vous avez seulement couché ensemble ?

— Mais non ! m’indignai-je. Et quand bien même, ça ne vous regarde pas !

— Sache, ma belle, qu’à partir de maintenant, tout ce qui te concerne me regarde.

— Ben, voyons ! répliquai-je en essayant de cacher mon embarras.

Il but son café lentement, sans cesser de m’observer, ce qui augmenta considérablement ma gêne.

— Alors, Melinda, tu te décides à m’accompagner ? demanda-t-il en reposant sa tasse vide sur le plateau.

Je fixai le sol pour tenter de dissimuler ma tristesse.

— Non... je n’ai pas très envie de le voir.

— C’est sa nouvelle copine qui te chagrine ? J’avoue qu’elle me paraît bizarre. C’est pour ça que je suis là, Nathan doit me la présenter.

— Parce qu’elle lui semble louche ?

Un sourire calculateur apparut progressivement sur son visage tandis qu’il me jaugeait.

— Non, parce que c’est sa copine.

— Dans ce cas, je ne vois pas très bien en quoi ça me concerne...

— Écoute, ma belle, je n’arrive pas à le joindre, et j’ai un très mauvais sens de l’orientation quand il s’agit de me repérer en voiture, donc dans l’immédiat, tu es la seule personne susceptible de m’y emmener.

— Ok, soupirai-je. Mais je vous dépose et je repars, je n’ai pas l’intention de le voir.

— Ça marche.

— Laissez-moi juste le temps de me préparer.

— Prends ton temps, chérie.

Je pinçai les lèvres avec agacement.

— Une dernière chose : arrêtez de me donner ce genre de petits surnoms, c'est totalement déplacé !

Il me fit un clin d'œil et afficha un sourire suffisant.

— Méfie-toi, princesse, j'adore les femmes qui ont du caractère.

Je levai les yeux au ciel et quittai le salon.

Il est vraiment exaspérant, ce type !

1h30 plus tard, je me garai devant l'appartement de Nathan. Alex se trouvait sur le siège passager et il commençait sérieusement à me taper sur les nerfs.

Comment peut-il être ami avec Nathan, alors qu'ils sont le strict opposé l'un de l'autre ?

— On est arrivé, vous pouvez descendre, maintenant.

— Tu ne m'accompagnes pas ?

— Pour quoi faire ? J'ai seulement accepté de vous déposer !

Pendant cette minute de débat, Nathan sortit de chez lui et se dirigea droit vers moi.

Oh, non, pas ça...

Sentant ma respiration et mon rythme cardiaque s'accélérer, je me préparai à cette confrontation que je ne souhaitais pas. Nathan ouvrit ma portière, l'air inquiet, tandis que je m'efforçais de paraître normale et de garder le contrôle. J'essayai de lui en vouloir, mais je savais que c'était perdu d'avance ; que le simple fait d'entendre de nouveau sa voix et de voir cette expression dans ses yeux chaleureux me remplirait de joie.

— Méli ? J'avais peur de ne plus jamais te revoir, mais je n'osais pas t'appeler...

Il laissa sa phrase en suspens quand il remarqua la présence de mon passager. Son ton prévenant se changea en intonations sèches et irritées.

— Alex ? Qu'est-ce que tu fabriques avec elle ? Tu devais arriver, il y a deux jours.

— Je n'arrivais pas à te joindre et je me suis rappelé de son adresse, par hasard.

Les yeux de Nathan s'étrécirent.

— Par hasard, hein ?

Alex sortit de ma voiture et se dirigea vers Nathan de façon tellement décontractée que ce dernier se détendit. Ils se firent une accolade tandis que je les observais, incapable de détacher mes yeux de Nathan.

— Ça fait plaisir de te revoir, même si tu es plus qu'en retard, commenta Nathan, un peu radouci.

— Je t'assure que j'ai fait le plus vite possible, mais je n'arrivais pas à te localiser... j'ai donc opté pour une autre solution, répondit-il en faisant un signe dans ma direction.

Malgré mon embarras, cette conversation m'intrigua plus que je ne l'aurais voulu. Au lieu de repartir, je sortis à mon tour pour les rejoindre.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? De quoi est-ce que vous parlez ?

— De rien, ma belle, ne t'inquiète pas.

Je m'apprêtais à protester encore une fois pour qu'il arrête de m'appeler comme ça, mais je me ravisai lorsque je décelai de l'agacement dans les yeux de Nathan.

— Alors, où est cette Sarah, dont tu n'arrêtes pas de me parler ? continua Alex, imperturbable.

— Elle avait des choses à faire, mais je dois la retrouver au restaurant dans une heure. Donc... Vous vous êtes rencontrés quand ?

Dans un élan de stupidité et d'esprit de vengeance, j'attrapai la main d'Alex, espérant qu'il jouerait le jeu. Je défiais Nathan du regard.

— Ce matin et... Ça a été le coup de foudre !

Le visage de Nathan devint livide. Il me fixa un long moment durant lequel je me sentis énormément coupable d'avoir réagi de cette façon. Puis il se ressaisit et reporta son attention sur Alex, sans parvenir à camoufler son exaspération.

— Le coup de foudre, vraiment ?

Je pressai la main d'Alex en signe d'avertissement, sans pour autant être sûre qu'il me suivrait.

— Qu'est-ce que tu veux, elles sont toutes folles de moi ; ce n'est pas nouveau.

Nathan secoua la tête, essayant de passer outre sa colère, et s'efforça de rester courtois.

— Bon, admettons... Vous voulez vous joindre à nous ? J'ai encore le temps de rajouter deux couverts sur notre réservation.

— Avec plaisir, répondit Alex tout sourire, sans me demander mon avis.

— Accordez-moi une minute, le temps que je prenne mes affaires et j'arrive. J'appellerais en route.

À l'instant où Nathan disparut dans son appartement, je lâchais brusquement la main d'Alex et soupirai.

— Alors comme ça, tu as eu le coup de foudre ? J'en étais sûr !

— Oh, la ferme ! Je ne sais pas ce qui m'a pris, je voulais seulement l'énervier... Maintenant, à cause de vous, je vais devoir me farcir un repas avec cette pétasse !

Il se rembrunit et son regard devint beaucoup plus sombre.

— Si je peux te donner un conseil, *chérie*, ne me parle plus sur ce ton, ou je risquerais de me fâcher. Et essaye de me

tutoyer si tu veux être crédible. D'autre part, je sais exactement pourquoi tu as fait ça. J'ai bien vu la façon dont tu me reluquais depuis que tu m'as trouvé sur le seuil de ta porte ; il fallait bien que tu trouves un prétexte pour assouvir ton fantasme...

Son sourire provocateur et ses yeux pétillants emplis de cette fierté mal placée qui m'horripilait tant me donnèrent envie de le gifler, mais je me retins.

— À mon tour de te donner un conseil. Ralentis la vantardise et le narcissisme à gogo, si tu veux continuer à passer les portes !

Il parut surpris par ma réplique, mais Nathan réapparut avant qu'il ne puisse ajouter quoi que ce soit. Je lui souris à mon tour, contente de lui avoir cloué le bec. Ce que je n'avais pas prévu, en revanche, c'est qu'il s'impliquerait à fond dans son nouveau rôle.

Sans prévenir, il passa un bras autour de ma taille, me pressa contre son flanc et déposa un baiser sur ma joue.

— On y va, *mon cœur* ?

Énervée par son comportement entreprenant, je me dégageai de son étreinte.

— Une seconde, dis-je en le fusillant du regard. Nathan, je peux emprunter tes toilettes ?

Il acquiesça sans se départir de sa mauvaise humeur.

J'entrai dans l'appartement de Nathan et m'appuyai contre la porte d'entrée que j'avais simplement poussée, sans prendre la peine de la refermer.

Dans quel pétrin je me suis encore fourrée ?

Nathan s'énerva soudain contre Alex. Leurs voix étaient étouffées, mais ils parlaient assez fort pour que je les entende.

— En aucun cas tu ne devais avoir de contact direct avec elle ! commença-t-il.

— Tu es plutôt mal placé pour me dire ça, ironisa Alex.

— Peu importe ce que j'ai fait, la question n'est pas là !

— Je sais, soupira Alex. Mais ton signal avait disparu, tu ne répondais pas au téléphone et je ne connaissais pas ton adresse. Dis-moi ce que j'aurais dû faire, en sachant que c'était une urgence ?

— Admettons... Mais tu aurais pu t'abstenir : c'est quoi cette histoire de coup de foudre ? À peine arrivé, tu fous déjà la merde ! Je parie que tu lui as fait ton numéro, s'énerva Nathan. Te taper plus de la moitié de la population féminine ne te suffisait pas ? Il fallait en plus que tu outrepasses tes droits ?

— Oh te bile pas, c'est pas sérieux, et puis tu sais que je n'arrive jamais à respecter les règles...

— En effet, ce n'est pas sérieux ! Et je te conseille de mettre un terme à cette relation avant d'aggraver ton cas.

— Si je ne connaissais pas ta loyauté malade, je pourrais *presque* croire que tu es jaloux.

— La ferme ! Contente-toi de faire ce que je te dis et tout se passera bien.

Quand leur conversation prit fin, je n'osais toujours pas sortir.

Est-ce qu'ils parlent de moi ? Qu'est-ce que Nathan entend par outrepasser ses droits ? A-t-il interdit à Alex de s'approcher de moi ? Et si oui, pour quelle raison et de quel droit ? Qu'est-ce que cette histoire de loyauté signifie ? Et, surtout, envers qui ou quoi va-t-elle ?

Je pris une profonde inspiration pour me calmer avant de ressortir.

— C'est bon, je suis prête, dis-je en les apercevant.

Nathan avait l'air agacé tandis qu'Alex m'adressait un sourire carnassier qui ne présageait rien de bon. Son regard

vert hypnotique me fit plus d'effets que je l'aurais voulu. Je me détestais de ressentir une quelconque attirance pour cet imbécile.

Nathan continuait à ne rien dire, malgré sa colère sous-jacente. J'avais du mal à comprendre sa réaction, bien que je regrette de lui avoir fait croire qu'Alex et moi avions eu le coup de foudre.

Je venais de découvrir qu'Alex était un crétin prétentieux et, à mon grand désarroi, je n'avais fait qu'aggraver son égo-centrisme. Plus les minutes passaient, plus j'avais envie de le gifler. Malgré son caractère assez spécial, je fus surprise qu'il montre une certaine galanterie lorsqu'il m'ouvrit la porte arrière, même si c'était loin d'être ma place préférée. Il se plaça ensuite à l'avant avec son ami d'enfance.

Pendant le trajet, ils n'échangèrent plus un mot.

Je sortis de mes pensées au moment où la voiture s'arrêta. Alex continua à jouer les galants puisqu'il m'ouvrit une nouvelle fois la portière pour que je puisse sortir, tandis que Nathan donnait ses clés au voiturier présent devant la grande porte en bois du restaurant.

Je n'avais aucune idée de l'endroit où nous nous trouvions. Cependant, je pouvais d'ores et déjà me rendre compte de l'ambiance assez chic des lieux. Je grimaçai en remarquant mon débardeur blanc grisâtre, mon vieux jean délavé, et mes baskets de running qui arboraient plusieurs trous d'usure. Je n'étais pas vraiment dans le thème et cela me rendit nerveuse.

La tenue d'Alex et de Nathan, en revanche, s'accordait parfaitement avec le style du restaurant puisqu'ils avaient respectivement opté pour un pantalon noir associé à une chemise turquoise, et un pantalon beige assorti à une chemi-

sette marron. Mais j'étais convaincue que quoi qu'ils portent, ils paraîtraient élégants...

Sans perdre une seconde, Alex passa un bras possessif autour de ma taille. Je commençai à croire que cela l'amusait énormément, car il m'adressa un sourire suffisant qui en disait beaucoup trop long à mon goût.

Quand Nathan se présenta devant le maître d'hôtel, Alex et moi restâmes en retrait derrière lui. J'en profitai pour tenter de me dégager de son étreinte, mais il maintint sa prise sur ma taille tout en se penchant pour chuchoter à mon oreille.

— C'est toi qui as commencé, ma belle, mais si tu veux que j'arrête de jouer le jeu, tu n'as qu'un mot à dire.

Je levai les yeux au ciel.

— C'est vrai, mais tu ne pourrais pas juste être un peu moins collant ? répliquai-je en serrant les dents.

— Si tu comptes faire croire à Nathan que j'ai eu le coup de foudre, c'est ça ou rien. Il faut que ça reste crédible, ricana-t-il.

— Tu parles ! J'ai plutôt l'impression que tu profites de la situation plus qu'autre chose.

— Si ça te dérange, libre à toi de *rompre*.

— Si je fais ça, je parie que ton ego n'y survivra pas ! Maintenant, lâche-moi, ou je te jure que dès que j'en ai l'occasion, je te balance un coup de pied où je pense !

Mon agacement ne cessait d'augmenter depuis que j'avais rencontré Alex. J'avais l'impression que c'était précisément ce genre d'émotion qui déclenchait l'étrange phénomène. Bientôt, un fourmillement se propagea dans une de mes mains que je m'empressai de faire disparaître dans ma poche. Un peu paniquée, je mis du temps à comprendre qu'Alex était furieux. Il afficha un sourire crispé avant de relâcher ma taille. La seconde suivante, Nathan se retourna pour nous

faire signe de le suivre. Alex attrapa ma main intacte et la serra un peu trop fort.

— Aïe ! chuchotai-je en tentant de me dégager de sa prise, discrètement.

Il desserra imperceptiblement ses doigts tandis que ses yeux émeraude me lançaient des éclairs.

— Je t'ai déjà dit de ne pas me parler sur ce ton, Melinda. J'ose espérer que tu ne recommenceras pas. Crois-moi, tu n'as pas envie de me voir énervé.

— Ok, c'est bon...

Ce mec était vraiment flippant. Je me demandai ce qui m'avait pris de prétendre que nous étions ensemble alors que je ne le connaissais même pas. Si ça se trouvait, c'était un vrai psychopathe. Si tel était le cas, ça expliquerait que Nathan lui ait interdit de m'approcher. À cette simple pensée, un frisson me remonta le long de l'échine et je me fis beaucoup plus discrète.

Au moins, ce petit moment de frayeur avait eu l'avantage d'arrêter les picotements désagréables qui me rongeaient la main...

Je ne savais pas si j'étais soulagée ou encore plus terrifiée que Nathan n'ait rien vu de notre petit échange.

J'eus un pincement au cœur en remarquant son visage s'illuminer à mesure que nous approchions de Sarah.

Nous traversâmes la grande salle décorée de quelques miroirs qui donnaient une impression d'immensité. Plusieurs tables rondes étaient dispersées de façon harmonieuse, séparées par de petites plantes grimpantes, ce qui donnait une certaine intimité à chaque convive. L'ambiance luxueuse était amplifiée par les grands lustres dorés assortis aux contours des glaces. L'atmosphère chic s'accordait parfaitement avec les clients qui semblaient guindés. Je détestais le monde des

bourgeois pour la simple raison qu'ils étaient rarement naturels et misaient tout sur le superficiel ; le décor en était d'ailleurs une preuve tangible.

Sarah nous attendait à la table du fond, placée près d'une fenêtre où l'on apercevait un petit jardin japonais qui se voulait apaisant. Cette garce arborait une robe marron parfaitement assortie à la tenue de Nathan. Je me sentis ridicule à côté d'elle. En plus d'être bien habillée, elle était splendide. Ses cheveux blonds frisés lâchés librement lui tombaient sur les épaules, mais indépendamment de la simplicité de sa coiffure, elle paraissait parfaite. Quant à son maquillage, il était tout aussi naturel et pourtant très travaillé, ce qui la rendait encore plus belle que la fois où je l'avais surprise au saut du lit...

Un violent accès de jalousie me submergea quand Nathan embrassa Sarah avec passion. Je me retins de faire un scandale ou de les séparer d'urgence. En dépit de la colère qui m'envahissait, je sentis mes yeux me brûler ainsi que ma main me picoter de nouveau.

Oh, bon sang ! Je dois me calmer immédiatement.

Pourtant, j'avais beaucoup de mal à me ressaisir. Ce genre d'émotion brute était incontrôlable.

— Est-ce que ça va, Melinda ? me demanda Alex, en m'offrant la diversion dont j'avais besoin.

— Heu... oui, bredouillai-je la voix légèrement tremblante.

Quand je croisai de nouveau son regard vert, empreint d'inquiétude, je me remémorai son changement d'humeur brutal. C'est précisément à cet instant que je me rendis compte qu'Alex suscitait en moi un sentiment de peur aussi fort que l'attraction physique qu'il dégageait. Cela m'effraya encore plus. Mais au moins, cette constatation eut pour effet

de me ramener à un calme relatif qui annihila le contrecoup de ma colère et de ma peine.

Durant le repas, j’alternai les phases de rage intense et de jalousie pure. J’avais du mal à gérer cette situation qui me mettait à rude épreuve. Quand la sensation désagréable de fourmillement remonta progressivement de mes orteils jusqu’à mes mains qui devinrent rapidement floues, je ne sus pas quoi faire. C’est là qu’Alex attrapa l’une de mes mains invisibles et se pencha discrètement vers moi.

— Respire Melinda. Ferme les yeux et respire.

Ahurie, je le fixai, méfiante.

— Comment es-tu au courant ? articulai-je d’une voix presque inaudible.

— Peu importe. Fais ce que je te dis et ça devrait passer.

Je jetai un œil vers Nathan et Sarah qui paraissaient absorbés dans une discussion romantique, ce qui ne m’aida pas à me calmer. Je suivis les instructions d’Alex à contrecœur. Dès l’instant où je fermai les yeux et soufflai ma première bouffée d’air, je me sentis un peu mieux. Au bout de plusieurs longues respirations, les picotements disparurent totalement. Je reportai mon attention sur Alex.

— Comment tu savais que ça marcherait ? demandai-je soupçonneuse.

— Si ça peut te rassurer, ma belle, je n’en avais aucune idée. C’était une simple supposition.

Ne sachant plus très bien quoi penser, je retirai lentement ma main de celle d’Alex. Il ne la retint pas. Je l’ignorai délibérément et me concentrai sur mon dessert tout en réfléchissant.

Tout ça est vraiment trop irréal.

Ce qui me surprenait le plus c’était que ni Nathan, ni Alex ne semblaient alarmés par ce qui m’arrivait. D’ailleurs, j’étais

moi-même beaucoup moins paniquée lorsque je devenais partiellement invisible.

Est-ce que ça signifie quelque chose ?

Quand la note arriva, Nathan l'attrapa avec empressement. Il l'examina rapidement et insista pour nous inviter. Vu le faible niveau de mon compte en banque, je ne mis pas longtemps à accepter, protestant juste pour la forme, contrairement à Sarah et Alex qui approuvèrent immédiatement sa proposition.

5

Une heure plus tard, je me retrouvai à l'arrière d'un tandem avec Alex comme conducteur. Sarah et Nathan nous devançaient. Je ne savais pas comment j'en étais venue à accepter cette invitation, mais Nathan avait usé de tous ses charmes pour me convaincre. Il savait que je ne pouvais rien lui refuser. Alors, en dépit de mon aversion pour Sarah, passer un peu de temps avec lui à pratiquer mon sport préféré avait eu raison de mes réticences. Sarah nous avait prêté quelques affaires de sport ; j'avais l'impression que sa maison contenait tout ce qu'il fallait dès que nous avions besoin de quelque chose...

Nous avançons à vive allure. Alex m'imposait un rythme soutenu pour rattraper le couple qui nous distançait de cent bons mètres. La forêt était dense et laissait difficilement passer la lumière du soleil, ce qui nous préservait de la chaleur. Le sentier que nous parcourions n'était pas très stable, arborant une multitude de trous et de bosses. Alex s'efforçait d'ailleurs d'éviter ces irrégularités. Il y parvenait plutôt bien... jusqu'à ce que la roue avant se bloque dans un énorme nid-de-poule.

En pleine descente, le tandem bascula. Nous fûmes tous deux éjectés de nos selles et l'atterrissage fut violent. Avec l'élan de la chute, je roulai sur la terre sèche pendant quelques secondes avant de me stopper finalement contre un arbre. Un peu étourdie, je tentai de faire le point sur mes éventuelles blessures quand j'aperçus Alex se précipiter vers

moi, couvert de terre. Il s'accroupit à mes côtés, m'inspecta de la tête aux pieds.

— Melinda ! ça va, tu n'as rien ?

— J'ai mal partout, mais je crois que je n'ai rien de cassé.

Un gémissement m'échappa lorsqu'il écarta la déchirure de mon pantalon à hauteur de ma cuisse.

— Bon sang, tu saignes !

Je m'assis en grimaçant et m'appuyai contre l'arbre. Je l'examinai à mon tour ; son short était dans un piteux état, son T-shirt arborait d'énormes trous, sans parler de la terre poussiéreuse dont il était couvert, mais qui lui donnait l'allure d'un aventurier.

— Et toi, tu n'as rien ?

— Non, juste quelques égratignures.

Il fit glisser son sac à dos au sol et fouilla à l'intérieur. Il en ressortit une petite trousse de secours.

— Ok, je vais te faire un pansement. C'est pas grave, mais il faut nettoyer et désinfecter la plaie.

— C'est bon, je vais le faire. Essaie de regarder l'état du tandem en attendant.

— Laisse-moi m'en occuper, Melinda, il faut que ce soit bien fait.

Je levai les yeux au ciel.

— Tu insinues que je suis incapable de me soigner moi-même ?

Il me fixa un long moment et je sentis que sa patience atteignait ses limites.

— Non, je veux seulement m'assurer que la plaie ne s'infectera pas.

— C'est *ma* cuisse, m'obstinai-je, gênée qu'il s'apprête à me toucher de façon si intime.

— C'est justement pour ça que j'insiste. Et si tu continues à me faire perdre du temps, il nous restera peu de chance de rejoindre Nathan. Je suppose que tu n'aimerais pas être perdue au milieu de nulle part ?

— Tu es vraiment exaspérant ! J'ai tellement envie de te gifler depuis que je t'ai rencontré.

Il sourit soudain et ses yeux pétillèrent de cette fierté mal placée que je détestais.

— La haine est un sentiment proche de l'amour, *mon cœur*.

Fatiguée, je posai ma tête contre le tronc et soupirai. Il interpréta cela comme une autorisation tacite. Sans me demander mon avis, il déchira un peu plus mon pantalon et je tressaillis. Il imbiba un coton de désinfectant avant de débarrasser ma blessure de la poussière, des résidus de bois, et des graviers qui s'étaient incrustés dans ma chair. Cela me parut durer une éternité, mais il s'appliquait avec des gestes doux pour éviter de me faire mal.

Malgré sa proximité qui me troublait un peu, il était complètement absorbé par sa tâche. Il me surprit en train de l'observer quand il déposa enfin une compresse sur ma cuisse. Je me sentis rougir.

— Maintiens ça en place, le temps que je mette le sparadrap, m'ordonna-t-il, imperturbable.

Je m'exécutai tandis qu'il collait les rubans adhésifs. Quand il eut terminé, il se releva et me tendit sa main pour m'aider à me remettre debout.

— Tu vois, ce n'était pas si terrible.

Je lui jetai un regard noir, mais saisis tout de même sa main. Il me hissa jusqu'à ce que mes deux pieds soient bien enracinés dans le sol.

Pendant qu'il remettait son sac à dos, je m'empressai de vérifier l'état du tandem... et poussai un cri d'horreur en découvrant la jante pliée en deux.

— Tu crois qu'ils nous ont attendus ? demandai-je angoissée.

— Je n'ai pas l'impression, mais avec un peu de chance, ils repasseront par là.

— Ça fait combien de temps qu'on est parti ?

— Une bonne demi-heure, pourquoi ?

— On pourrait peut-être rentrer à pied...

— Tu te rappelles du chemin ?

— Pas vraiment... Oh, bon sang ! Et si on reste coincés ici toute la nuit ?

Alex s'approcha en me fixant avec attention. Pour la première fois depuis ce matin, il avait l'air rassurant. Il posa ses mains sur mes épaules et me regarda attentivement.

— Melinda, ne t'inquiète pas. Peu importe ce qui se passe, tant que tu restes avec moi, tu ne risques rien.

Ses yeux étaient empreints de sincérité, ce qui m'aida à me calmer.

— Ok...

— Allez, viens, on va trouver un endroit où s'installer en les attendant.

Alex ramassa le tandem inutilisable et le déposa hors du chemin, avant de revenir vers moi. Sans perdre une seconde, il passa un bras autour de ma taille.

— Qu'est-ce que tu fais ? On n'a pas besoin de faire semblant pour l'instant !

— Je te stabilise, ma belle, pour éviter que tu forces trop sur ta jambe. Je vois bien que tu boites.

— Ça va, je ne suis pas handicapée, non plus. Il ne manquerait plus que tu me portes..., grommelai-je.

— Si tu insistes, dit-il en passant son autre bras sous mes jambes pour me soulever sans effort.

— Repose-moi tout de suite ! criai-je hystérique.

— Melinda ! Arrête de te conduire comme une gamine. Qu'est-ce que tu crois que je vais te faire ?

— Je ne sais pas, justement. Depuis ce matin, tu as changé subitement d'humeur au moins deux fois et ça ne me rassure vraiment pas d'être coincée dans tes bras !

— Si ça peut te reconforter, ma belle, te faire du mal serait contraire à mes obligations, alors maintenant, calme-toi et tiens-toi tranquille.

— Qu'est-ce que c'est censé signifier ?

— Exactement ce que je viens de dire.

— Tu as pourtant essayé de me broyer la main tout à l'heure.

Il soupira.

— Tu m'avais provoqué et je supporte difficilement qu'on me parle mal.

Comme il ne semblait pas vouloir me lâcher, j'enroulai mes bras autour de son cou pour m'équilibrer.

Après plusieurs pas, Alex me déposa sur un tronc d'arbre couché qui offrait un banc acceptable. Quand il ôta son T-shirt en lambeaux, je l'observai, sans réussir à détourner le regard. Je détaillai la courbe de ses muscles couverts de terre avant de remarquer quelque chose qui m'interloqua.

— Toi aussi, tu as des cicatrices...

— Ouais, c'est rien.

— Tu as eu le même accident que Nathan ?

— C'est ce qu'il t'a dit ? Qu'il avait eu un accident ?

— Non, il n'a jamais voulu aborder ce sujet...

— Quel imbécile ! grogna-t-il.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé ? insistai-je.